

CARTOUCHE

DRAME EN TROIS ACTES

PAR

MM. THEODORE NEZEL et ARMAND O'VERNAY

Arrangé pour les Cercles de Jeunes Gens

PAR

J. G. W. MCGOWN



MONTREAL

1890

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

MITTMO

CARTOUCHE

DRAME EN TROIS ACTES

PAR

MM. THEODORE NEZEL et ARMAND OVERNAY

Arrangé pour les Cercles de Jeunes Gens

PAR

J. G. W. MCGOWN



MONTREAL

1890

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

CARTOUCHE, au premier acte sous le nom de Saint-Alban,

CHARLES, frère de Cartouche.

LÉON DE SAINT-ALBAN.

EUGÈNE DE COURVAL, lieutenant de gendarmerie.

DUMÉNIL, lieutenant de Cartouche, d'abord sous le nom de LIMEUIL.

BEAULIEU, autre lieutenant de Cartouche.

MATHIEU, maître d'auberge.

PIERRE LEROUX, jardinier de M. de Méran.

MONSIEUR DE MÉRAN, vieillard aveugle.

ALPHONSE, son fils.

NICAISE, neveu de Mathieu.

ANDRÉ, Savoyard.

JACQUES, autre Savoyard.

JEAN, garçon d'auberge.

Gendarmes, Soldats, Voleurs, Paysans, Valets, etc.

La scène se passe vingt lieues de Paris en 1720.

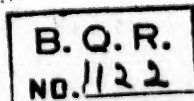
PQ

2376

N32C3

1890

FS



CARTOUCHE

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un joli jardin, dont l'entrée est fermée par une grille. A gauche, un pavillon, à droite un berceau.

SCÈNE I.

MATHIEU, PIERRE LEROUX.

*Au lever du rideau Mathieu ratisse les allées et
Pierre Leroux mange un énorme morceau
de pain et de fromage.*

PIERRE (*la bouche pleine*).—Comme il gratte !
comme il gratte !

MATHIEU.—Chien de métier !.... Je suis tout
en nage.

PIERRE.—Allez toujours, père Mathieu, je suis
là, moi.

MATHIEU.—Parbleu ! je le vois bien que tu es
là.

PIERRE.—Puisque vous avez voulu m'aider.

MATHIEU.—Eh bien ! oui ; mais c'est que tu ne
m'aides guère, toi. Depuis que je suis ici, tu n'as
fait que manger.

PIERRE.—Faut bien vivre.

MATHIEU.—J'quitte mon auberge pour venir
passer un jour ou deux avec toi, pour te voir... et

me délasser... et tu me fais travailler, jarni ! comme un homme de corvée.

PIERRE.—C'est que j'sais qu'chez vous l'travail est une habitude... et qu'faut pas perdre ses habitudes... Oh ! là, là, v'là que j'étouffe ; je boirais bien, père Mathieu.

MATHIEU.—Allons ! v'là qu'il veut boire à présent.

PIERRE.—Puisque j'étouffe... heureusement que j'ai là une commère qui ne me quitte jamais... en avant l'cruchon. (*Il boit à même une grosse cruche.*)

MATHIEU.—C'est pas l'embarras, j'serais pas fâché de m'arroser un peu aussi... quand tu auras fini.

PIERRE.—Quand j'aurai fini ? ah ! oui... (*Il continue à boire. On entend chanter dans la coulisse.*)

MATHIEU.—J'crois que j'entends mon neveu.

PIERRE.—Nicaise !... en réserve les provisions.

MATHIEU.—Donne donc, que je me rafraîchisse à mon tour.

PIERRE.—Du tout, du tout. Nicaise nous prendrait pour des ivrognes.

MATHIEU.—Mais j'meurs de soif, moi.

PIERRE.—C'est égal, faut pas scandaliser la jeunesse...

MATHIEU.—Que le diable t'emporte avec ta jeunesse !

PIERRE.—Silence ! le v'là. (*Il a caché la cruche.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, NICAISE.

MATHIEU.—Ah ça, mais te v'là ben gai, Nicaise.

NICAISE (*riant*).—Oh ! oh ! oh !...

PIERRE (*riant aussi*).—Hi ! hi ! hi !...

NICAISE.—Dame ! j'vas à la ville ; ça m'ennuie, et je chante.

PIERRE.—C'est comme moi, j'chante toujours quand j'suis triste.

MATHIEU.—On ne peut pas disputer des goûts.

PIERRE.—Mais pourquoi vas-tu à la ville aujourd'hui?... Tu sais bien qu'il y a fête à la maison...

NICAISE.—Ça n'empêche pas que j'ai mes fruits et mes légumes à porter au marché... Faut pas qu'les plaisirs empêchent les affaires.

MATHIEU.—C'est bien, Nicaise, faut être intéressé.

NICAISE.—Et pis, je m'arrangerai de manière à être revenu pour la fête, parce qu'il n'faut pas qu'les affaires empêchent les plaisirs.

MATHIEU (à Pierre).—Y paraît qu'on va s'en donner aujourd'hui cheux vous ?

PIERRE.—J'crois bien, mais pas tant que j'pensais ; y s'agissait d'abord rien moins que d'un bal musqué !

NICAISE.—Un bal musqué... Quoiqu'c'est donc qu'ça, Pierre Léroux ?

PIERRE.—Un bal musqué?... c'est tiré du latin... Ça veut dire que les danseurs ont deux visages... C'est le maître d'école qui m'a expliqué ça.

MATHIEU.—Dieu ! que je voudrais être savant !...

NICAISE.—Dis donc, Pierre Leroux si nous allions dans un bal musqué, est-ce que nous aurions itou deux visages, nous ?

PIERRE.—Oh ! non... ça n'est permis qu'aux messieurs de la ville, ça, vois-tu, Nicaise. Mais à défaut de visages, monsieur de Saint-Alban a permis à des farceurs, des jongleurs et des sorciers de venir divertir la compagnie... parce que, vois-tu, la belle société, ça a bien plus de peine à s'amuser que les autres... Ah ! nous allons joliment rire !

NICAISE.— Oh ! oh ! oh !...

PIERRE.— Hi ! hi ! hi !...

NICAISE.— Faut convenir que c'monsieur de Saint-Alban est un homme bien avenant ; y n'sait queux plaisirs inventer pour divertir monsieur Alphonse. Arrivé d'hier, aujourd'hui il donne bal... c'est pas perdre de temps ; aussi monsieur de Méran l'voit-il avec des yeux !...

PIERRE.— Y ne l'voit pas du tout, puisqu'il est aveugle.

NICAISE.— Qu't'es donc bête, Pierre Leroux ; j'veux dire qu'il en est entiché, quoi !

PIERRE.— C'est que tu disais qu'y l'voyait avec des yeux...

NICAISE.— D'ailleurs, tout ça n'nous regarde pas ; monsieur de Saint Alban est généreux et, v'là l'principal pour les domestiques.

PIERRE.— Et voilà !...

NICAISE.— Ah ! mon Dieu ! j'aperçois monsieur de Méran et monsieur Alphonse au bout de la grande avenue ; il paraît qu'on a diné... Il est plus tard que je ne croyais... et mon âne qui m'attend... Je me sauve.

MATHIEU. — Fais galoper ton âne, entends-tu, Nicaise... On dit que ce maudit Cartouche rôde dans les environs et la route n'est guère fréquentée depuis quelque temps. Aussi mon auberge s'en ressent-elle..... ce coquin là a ôté à ben du monde l'goût des voyages.

PIERRE.— Le scélérat de brigand !..... c'est pas que je l'craigne positivement... mais je tremble rien qu'en entendant prononcer son non. (*A Nicaise.*) Fais galoper ton âne.

NICAISE.— Soyez tranquilles. (*Regardant dans la coulisse.*) ohé ! hue donc !.....

MATHIEU.—A propos...c'est demain ma fête, et je vous attends tous deux à dîner chez moi.

NICAISE.—C'est dit !... Adieu, mon oncle ; à revoir, Pierre Leroux.

MATHIEU.—Adieu, mon garçon.

PIERRE.—A r'voir, Nicaise. (*Nicaise sort.*)

MATHIEU.—V'là monsieur de Méran avec monsieur Alphonse.

SCÈNE III.

MATHIEU, PIERRE LEROUX, M. DE MÉRAN,
ALPHONSE.

Monsieur de Méran s'avance lentement en s'appuyant sur le bras d'Alphonse.

M. DE MÉRAN.—Eh bien, Alphonse, ces préparatifs avancent-ils ?

ALPHONSE.—Oui, mon père.

PIERRE.—Ah ! mon Dieu, not'maître, tout est fini par ici, et dans une petite heure nous aurons tout bâclé.

M. DE MÉRAN.—Bien, mon ami ; je te remercie de ton zèle. Hâte-toi.

PIERRE.—Oui, not' maître, j'vas m'hâter.

MATHIEU.—Allons, viens.

PIERRE.—Ce maudit Cartouche ne me sort pas d'la tête.

MATHIEU.—Poltron !

PIERRE.—C'est possible...Allons ! (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

MONSIEUR DE MÉRAN, ALPHONSE.

M. DE MÉRAN.—Eh bien, dis-moi, Alphonse, es-tu plus raisonnable ? En es-tu revenu de tes préventions contre monsieur de Saint-Alban ?

ALPHONSE.—Hélas !

M. DE MÉRAN.—Monsieur de Saint-Alban est le neveu du vieux commandeur, enlevé trop tôt à mon amitié... Qu'as-tu donc découvert qui puisse te prévenir si fort contre lui ?

ALPHONSE.—Rien, mon père. Vous avez invité monsieur de Saint-Alban, il doit être digne de votre estime et je croirais vous offenser en le jugeant indigne de la mienne.

M. DE MÉRAN.—Son arrivée en ces lieux est encore bien récente ; cependant j'ai eu déjà plusieurs occasions d'apprécier son caractère, et mes observations ne lui ont été que favorables. Quant à sa figure, je n'ai pu en juger... Parle ! est-ce là ce qui t'a prévenu contre lui ?

ALPHONSE.—Non, mon père, d'ailleurs les dehors sont souvent trompeurs.

M. DE MÉRAN.—Je l'ai vu autrefois chez son oncle ; mais il était bien jeune alors... Mais n'entends-je pas du bruit ? Qui vient de ce côté ?

ALPHONSE.—C'est un domestique...il paraît précéder quelqu'un...C'est lui sans doute...

SCÈNE V.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE, *ensuite* SAINT-ALBAN ET LIMEUIL, *en habit de cour*, et PLUSIEURS DOMESTIQUES *en livrée*

LE DOMESTIQUE.—Messieurs, c'est monsieur de Saint-Alban, mon maître, qui demande s'il peut se présenter devant vous.

M. DE MÉRAN.—Qu'il vienne. (*Le domestique sort, Saint Alban, de Limeuil et des valets paraissent. M. de Méran fait mine de se lever.*)

SAINT-ALBAN.—Ne vous dérangez pas, monsieur,

je vous en prie. (*Montrant Limeuil.*) Je vous présente le chevalier de Limeuil, mon meilleur ami.

DE LIMEUIL.—Je vous prie de m'excuser, monsieur, si j'arrive si tôt... (*Alphonse salue froidement.*)

M. DE MÉRAN.—L'ami de monsieur de Saint-Alban est sûr d'être toujours bien reçu.

SAINT-ALBAN.—C'est un homme précieux pour organiser une fête, et sa présence ici ne peut que m'être très utile aujourd'hui.

DE LIMEUIL.—Je tâcherai, marquis, de justifier la bonne opinion que tu veux bien donner de moi.

SAINT-ALBAN.—Allons, mon cher, examine, visite tout dans le plus petit détail, assure-toi bien si rien ne manque à nos préparatifs et si nos soins doivent être couronnés d'un plein succès.

DE LIMEUIL.—Marquis, tu peux compter sur moi... (*Saluant*) Messieurs. (*Aux valets.*) Suivez-moi. (*Il sort avec les domestiques.*)

SCÈNE VI,

MONSIEUR DE MÉRAN, ALPHONSE, SAINT-ALBAN.

M. DE MÉRAN.—Vous vous donnez bien du mal, mon cher Saint-Alban.

SAINT-ALBAN.—J'en serai trop récompensé, si je puis vous égayer un peu...

M. DE MÉRAN.—Savez-vous bien que la société ne répondra probablement pas à l'éclat de la fête... Nous connaissons peu de monde, et nos voisins, gens très estimables sans doute, ne sont que de riches campagnards.

SAINT-ALBAN.—Monsieur le comte, vos riches campagnards seront les bienvenus ; j'aime beaucoup les riches campagnards. ce sont de braves

gens. D'ailleurs, pour égayer l'assemblée, j'ai fait prévenir une troupe de bateleurs, grotesques de tous les pays, Italiens, Chinois, Egyptiens dont on dit merveille. Leurs danses et leurs jeux animeront la fête ; plusieurs de mes amis doivent venir nous joindre. Oh ! je vous réponds que l'assemblée sera nombreuse.

M. DE MÉRAN.—Vous songez à tout.

SAINT-ALBAN (*avec intention*).—Je n'avais garde de l'oublier.

On entend d'abord un grand bruit dans la coulisse, puis on voit des valets qui repoussent des Savoyards, dont l'un, le plus grand a une lanterne magique sur le dos.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ANDRÉ, JACQUES, DOMESTIQUES.

M. DE MÉRAN —D'où vient ce bruit, Alphonse?

ALPHONSE.—Ce sont deux mendiants que les domestiques de monsieur de Saint-Alban repoussent.

SAINT-ALBAN.—Ils ont tort, je ne souffrirai pas... (*Il va vers eux.*)

ANDRÉ.—Mon bon monsieur, un petit sou, s'il vous plaît ?

JACQUES.—Je prierai bien le bon Dieu pour vous, monsieur.

SAINT-ALBAN.—Laissez approcher... Est-ce là ce que je vous ai recommandé ? Apprenez qu'on ne saurait jamais avoir trop d'égards pour les malheureux.

M. DE MÉRAN.—Quel excellent cœur !... Alphonse, as-tu ta bourse ?

ALPHONSE.—Oui, mon père, je vous comprends. Tenez, mes bons amis.

ANDRÉ.—Ah ! merci, mes bons messieurs.

SAINT-ALBAN.—Je veux aussi contribuer à leur bonheur : prenez.

ANDRÉ.—Ah ! mon Dieu ! de l'or ! et ce serait pour nous ?

JACQUES.—Pour notre pauvre père ?

SAINT-ALBAN.—Oui, mes amis.

JACQUES.—Oh ! ben obligé, not' bon seigneur.

ANDRÉ.—Le ciel puisse-t-il vous le rendre un jour !... Si ces messieurs le désirent, nous leur ferons voir notre optique qu'est là sur le dos de Jacques ?

M. DE MÉRAN.—Merci, mon ami.

ANDRÉ.—C'est que voyez-vous, c'est pas une optique comme les autres. Il n'y a pas que madame la Lune et monsieur le Soleil... il s'agit d'une fameuse histoire...

ALPHONSE (à M. de Méran).—Ils m'intéressent !

SAINT-ALBAN (aux Savoyards).—Une autre fois... (*Aux domestiques.*) Avec la permission de monsieur le comte, conduisez-les à l'office, et qu'on ait bien soin d'eux avant qu'ils ne se mettent en route.

ANDRÉ.—Ah ! le bon seigneur !... Merci, not' bon seigneur... Dieu !... si je pouvais jamais reconnaître tant de bontés !... je me mettrais en quatre... pas vrai, Jacques ?

JACQUES.—Ah ! moi, je donnerais de bon cœur, ma vie...

SAINT-ALBAN.—C'est bien.

ANDRÉ.—Adieu, mes bons seigneurs... Viens, Jacques. (*Ils sortent.*)

SAINT-ALBAN.—Ils ont une naïveté... une reconnaissance... qui intéressent en leur faveur...

SCÈNE VIII.

M. DE MÉRAN, SAINT-ALBAN, ALPHONSE, PIERRE,
MATHIEU.

PIERRE (*un grand papier à la main*).—Oh !
mon Dieu ! oui, deux mille livres à gagner !

MATHIEU.—Deux mille livres !

PIERRE.—V'là ce que dit la proclamation du
lieutenant de police... Deux mille livres à qui ar-
rêtera Cartouche.

SAINT-ALBAN (*à part*).—Cartouche !

M. DE MÉRAN.—Qui parle de Cartouche ?

SAINT-ALBAN.—Oui, qui parle de Cartouche ?

PIERRE.—Pardon, excuse, not' maître, je ne
savais pas que vous étiez là.

M. DE MÉRAN.—Serait-on parvenu à s'emparer
de ce brigand ?

MATHIEU. Oh ! ben, oui ! monsieur, c'est pas
ça, c'est qu'on promet deux mille livres à c'ti-là
qui le prendra.

M. DE MÉRAN.—On ne saurait trop récompen-
ser celui qui délivrera la France d'un pareil fléau.

SAINT-ALBAN.—Ah ! vous avez bien raison,
monsieur le comte.

PIERRE.—C'est que sauf vot' respect, il en fait
des nouvelles tous les jours... Il y a deux jours
encore, à ce qu'on vient de me dire à l'instant. il
a, lui et sa troupe, à quinze lieues d'ici, incendié
un château, assassiné le propriétaire... Ça fait fré-
mir, quoi !...

ALPHONSE.—Grand Dieu !

SAINT-ALBAN.—Rassurez-vous ; les bruits popu-
laires grossissent toujours beaucoup les événe-
ments, et d'ailleurs il n'oserait se présenter, nous
sommes en force.

PIERRE.—Oh ! d'abord, moi, je ne lui conseille pas de s'y frotter... j'ai là son signalement, et...

SAINT-ALBAN (*vivement*).—Donne. (*Il lui arrache le papier.*)

PIERRE.—Tiens... je l'avais pas encore lu.

SAINT-ALBAN.—Te sentirais-tu le courage de gagner la récompense promise en arrêtant Cartouche ?

PIERRE.—De loin, j'ai croisé qu'oui... de près, j'sais pas... mais si je le rencontrais...

SAINT-ALBAN.—Eh bien ?...

PIERRE.—J'crierais comme un démon.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, NICAISE, VILLAGEOIS.

NICAISE (*pleurant en dehors*).—Oh ! oh ! oh !

PIERRE.—V'là Nicaise ! je r'connais sa voix.

MATHIEU.—On dirait qu'y pleure. Qu'est-ce que t'as, mon garçon ?

NICAISE.—On m'a volé mon âne.

PIERRE.—Ton âne ?

MATHIEU.—Qui est-ce qui te l'a volé ?

Tous.—Cartouche !...

NICAISE.—Mon pauvre ânon...

PIERRE.—C'est affreux !... lui qu'j'avais élevé...

SAINT-ALBAN.—Ne vous affligez pas, mon garçon ; tenez ; prenez ma bourse, vous y trouverez de quoi réparer vos pertes.

NICAISE (*riant*).—Merci, mon bon monsieur. Oh ! oh ! t'nez, mon oncle, tout c't'or.

MATHIEU.—Que de bonté !

M. DE MÉRAN (*à Saint-Alban*).—Mon ami, cette fois vous me prévenez ; mais je ne vous en veux pas.

PIERRE.—Fi ! les mauvais cœurs ! ça vous rend-y votre âne, tout c't'or ? J'veux l'ravoir, moi, c't'âne-là... Pardon, excuse, monsieur ; vous m'demandiez tout à l'heure si j'oserais gagner les deux mille livres promises ?... Eh bien ! vous voirez... j'm'enrôle dans les gendarmes ; j'sais pas où y en a, mais c'est égal... j'vas les trouver.

SAINT-ALBAN.—Dis-moi, cette résolution est-elle bien sérieuse ?

PIERRE.—Un peu, sauf vot' respect.

SAINT-ALBAN (*souriant*).—J'admire ce noble enthousiasme, et je veux lui faciliter les moyens d'agir. (*Il tire un carnet et écrit.*)

NICAISE.—Es-tu fou ?

MATHIEU.—Oh ! qu'non !

NICAISE.—Tu nous quitteras pas.

PIERRE.—Oh ! oui ! je suis aussi entêté que notre âne, moi ; je vas revenir. (*Il sort un instant.*)

ALPHONSE (*à Saint-Alban*).—A qui donc adressez-vous Pierre ?

SAINT-ALBAN.—Soyez tranquille ; il ne lui arrivera aucun mal, ... je le recommande. Mais il ne faut pas le détourner de son projet... il est beau ! qui sait s'il ne lui est pas réservé d'arrêter l'homme que tout le monde craint tant ?

NICAISE.—Il est trop poltron pour ça, monsieur.

Pierre Leroux revient avec un grand fusil de chasse sur l'épaule, et au bout duquel tient un petit paquet ; un grand sabre lui pend dans les jambes.

PIERRE.—Me v'là ! j'me crois pas mal réussi.

SAINT-ALBAN.—Tiens... ce mot au capitaine facilitera ton admission. (*Souriant.*) On aura soin de toi.

PIERRE.—Merci, monsieur.

SAINT-ALBAN (*à part*).—L'imbécile !... (*Haut.*)
Dis donc ?... où vas-tu ?

PIERRE.—J'sais pas, c'est vrai... Oùs que j'trouverai le capitaine des gendarmes ?

SAINT-ALBAN.—A la ferme des Peupliers, où il a établi son quartier général.

PIERRE.—J'la connais ben ; c'est sur la route de l'auberge du père Mathieu... Allons ! j'm'en vas y aller.

MATHIEU.—J'vas faire une partie de la route avec toi. Adieu, Nicaise.

NICAISE (*pleurant*).—Pauvre Pierre Leroux !...
hou ! hou !

PIERRE.—Adieu, Nicaise, je pars !... (*Il sort avec Mathieu et les villageois qui applaudissent à son courage ; Nicaise les suit en pleurant*)

SCÈNE X.

MONSIEUR DE MÉRAN, ALPHONSE, SAINT ALBAN.

M. DE MÉRAN.—L'audace de ce misérable devient plus grande chaque jour.

SAINT-ALBAN.—Croyez-moi, n'arrêtons pas plus longtemps nos idées sur des choses affligeantes ; ce jour ne doit être consacré qu'au plaisir.

M. DE MÉRAN.—Monsieur de Saint-Alban a raison... Viens, mon fils ; laissons à ces messieurs le soin d'organiser la fête. (*Ils sortent.*)

SCÈNE XI.

CART UCHE *seul*.

CARTOUCHE.—Enfin, me voilà seul... je puis respirer. Les braves gens ; comme ils m'accu-

blent d'égards, de respect !... On m'admire, on me recherche ; c'est à qui obtiendra un sourire ; et quand je pense qu'il ne faudrait que trois mots pour changer tous leurs beaux sentiments, trois mots bien simples : " Je suis Cartouche." L'homme cependant serait toujours le même ; voyez un peu ce que c'est que la prévention !... Ces habits brillants, le nom pompeux de Saint-Alban, commencent à me peser... Heureusement tout va finir... cette fête est un moyen sûr de parvenir à mon but, et ce soir... ce soir, je redeviens moi-même... Cet imbécile avec son signalement... J'ai presque tremblé !... C'est égal, on aura eu grand soin de le répandre... il faut agir au plus vite.

SCÈNE XII.

CARTOUCHE, DUMÉNIL.

Entrée de Duménil. Quelques valets qui viennent apporter des sièges le précèdent et sortent aussitôt.

DUMÉNIL (*affectant de grands airs*).—Eh bien, marquis, où te caches-tu donc ?

CARTOUCHE.—Nous sommes seuls.

DUMÉNIL (*toujours de même*).—En vérité, marquis, ça n'est pas bien de s'éclipser de la sorte.

CARTOUCHE.—Ah ça, auras-tu bientôt fini tes manières ? Quand je te dis que nous sommes seuls.

DUMÉNIL (*changeant de ton*).—En es-tu bien sûr ?

CARTOUCHE.—Tu n'as plus besoin de te gêner.

DUMÉNIL (*regardant de tous côtés*).—En ce cas, comment vont nos affaires ? La râfle sera-t-elle bonne ?

CARTOUCHE.—Je l'espère. Et toi, où en es tu ?

DUMÉNIL.—N'aie donc pas d'inquiétudes, nous sommes en force ; plusieurs de nos camarades se sont déjà introduits comme domestiques, quelques uns parmi les ouvriers employés pour la fête ; le reste composera la troupe de chanteurs égyptiens et autres que tu as annoncés.

CARTOUCHE.—Fort bien.

DUMÉNIL.—Ça marche joliment, comme tu vois. D'honneur ! je ne puis m'empêcher d'admirer ton génie... Je suis chaque jour témoin de tes prodiges, et chaque jour ils m'étonnent malgré moi.

CARTOUCHE.—Pauvre esprit !

DUMÉNIL.—A peine revenu de l'affaire du château de Saint-Alban que tu médites une seconde expédition. Des papiers t'apprennent que notre victime était attendue ici, chez monsieur de Méran ; une lettre du vieillard te prouve que le marquis de Saint-Alban n'est connu ni d'Alphonse de Méran ni des domestiques du château. Tu sais que le comte est aveugle... Vêtu magnifiquement tu te présentes ici sous le nom du marquis, et nous voilà.

CARTOUCHE.—Oui, mais il faut nous hâter ; on est sans doute sur nos traces.

DUMÉNIL.—Tout se prépare pour la fête ; nos amis vont venir. J'ai caché ici près toutes nos armes ; à ton signal nous nous découvrons, et après nous être débarrassés des importuns, nous nous emparons de l'or, des bijoux...

CARTOUCHE.—Et nous filons...

DUMÉNIL.—A propos.... cet homme qui t'a reconnu, au château de Saint-Alban, le frère du marquis, je crois, qu'est-il devenu ?

CARTOUCHE.—Il s'était barricadé dans une chambre... Il aura sans doute péri dans l'incendie.

DUMÉNIL.—Ah ! tant mieux !

CARTOUCHE.—On vient... silence. (*Musique au dehors.*)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, M. DE MÉRAN, ALPHONSE, *puis*
UNE TROUPE DE GROTESQUES.

CARTOUCHE.—Quel bruit bizarre se fait entendre ?

DUMÉNIL (*qui est allé voir au fond*).—Eh ! parbleu, marquis, ce sont tes grotesques étrangers.

CARTOUCHE.—Ah !... (*A M. de Méran.*) Vous avez bien voulu permettre...

M. DE MÉRAN.—Tout ce qui pourra contribuer à l'amusement général me sera toujours agréable. *Des bateleurs égyptiens, masques vénitiens, arrivent au son d'une musique bizarre. Dans le nombre, on distingue un Egyptien dont la démarche est plus noble que celle des autres. Dès son entrée, il arrête ses regards sur Cartouche et ne le perd pas de vue*

DUMÉNIL.—Allons, messieurs les Bohémiens, Italiens, Vénitiens, on a promis des merveilles de vos talents réunis ; tâchez de justifier votre haute réputation, et de mériter l'insigne honneur que M. de Méran, le marquis et moi nous voulons bien vous faire, en vous appelant à divertir l'honorable assemblée.

UN BOHÉMIEN.—Nous ferons de notre mieux.

CARTOUCHE (*à Alphonse*).—Monsieur Alphonse, êtes-vous curieux de connaître l'avenir ? Ce vieux Bohémien avec sa baguette et ses cercles magiques, saura sans doute nous y faire lire.

ALPHONSE.—Je vous remercie, monsieur. (*Il rejoint M. de Méran.*)

CARTOUCHE (*à part*).—Sachons si c'est un des nôtres. (*Haut*) Eh bien, moi, je veux mettre sa science à l'épreuve. Approche, correspondant du diable, et dis-moi : la roue de la fortune doit-elle tourner encore longtemps pour moi ?

LE BOHÉMIEN (*lui serrant la main avec force, et avec sa baguette lui montrant le ciel.*) Non... pas la roue de la fortune ; mais celle de l'échafaud.

CARTOUCHE.—L'échafaud !... L'insolent !...

Il fait quelques pas pour s'approcher du Bohémien ; en ce moment l'Egyptien vient se placer entre le Bohémien et Cartouche, l'arrête et lui dit :

L'EGYPTIEN.—Souviens-toi du château de Saint-Alban.

CARTOUCHE (*troublé*).—Hein !... (*L'Egyptien se perd dans la foule.*)

M. DE MÉRAN (*s'approchant*).—Eh bien, marquis, passons-nous dans les appartements ?

CARTOUCHE (*se remettant*).—Oui... oui, monsieur le comte... ces étrangers nous donneront un échantillon de leurs talents. (*À part.*) Il faut absolument que je les retrouve... (*Haut.*) Allons.

Cartouche reconduit M. de Méran jusqu'au pavillon. Il fait ensuite signe à Duménil et sort rapidement avec lui. Tout le monde est sorti ; Alphonse pensif est resté en arrière.

SCÈNE XIV.

ALPHONSE, EUGÈNE.

EUGÈNE.—Alphonse !

ALPHONSE.—Ah !... Eugène !... Quel heureux hasard, t'amène donc au château... Il y a un siècle qu'on ne t'a vu.

EUGÈNE.—Je suis chargé par mon colonel de

poursuivre sans relâche le monstre qui porte l'effroi dans cette province. Mon régiment est cantonné dans le village voisin ; je brûle de justifier la confiance que mes chefs me témoignent ; mais je n'ai pu passer si près du château sans demander la permission de venir vous voir... Dis-moi : que signifient donc ces apprêts de fête que j'ai remarqués en arrivant.

ALPHONSE.—C'est mon père qui les a ordonnés pour célébrer l'arrivée du marquis de Saint Alban.

EUGÈNE.—Saint-Alban ?... Ignorerais-tu l'événement affreux dont il vient d'être la victime ?

ALPHONSE.—A l'instant ?

EUGÈNE.—Non, il y a deux jours.

ALPHONSE.—Deux jours ?...

EUGÈNE.—Son château a été ravagé par le scélérat qui désole ce pays, et Saint-Alban lui-même est tombé sous les poignards de ces assassins !... Il n'est plus.

ALPHONSE.—Il est ici !...

EUGÈNE.—Ici !

ALPHONSE.—Depuis hier.

EUGÈNE.—Quel horrible mystère !

ALPHONSE.—On t'aura trompé.

EUGÈNE.—Je l'ai vu... percé de mille coups.

ALPHONSE.—Grand Dieu !

EUGÈNE.—Qui donc a osé se présenter sous son nom ?

SCÈNE XV.

LES MÊMES, LÉON.

LÉON.—Son assassin !

EUGÈNE.—Cartouche !

ALPHONSE.—Grand Dieu !

LÉON.—Du sang-froid... c'est le seul moyen de vous sauver.

EUGÈNE.—Quel heureux hasard le met en mon pouvoir ? (*A Léon*). Mais qui êtes-vous pour prendre ainsi notre intérêt ?

LÉON.—Une de ses victimes, qui a juré de ne prendre aucun repos que lorsqu'il aura reçu le prix de tous ses crimes. C'est par moi que l'autorité est instruite qu'il est dans ces lieux. Bientôt les soldats vont entourer cette demeure... courez... hâtez leur arrivée ; revenez pendant la fête ; moi, je reste pour surveiller ses moindres démarches.

EUGÈNE.—Très bien ; je secondrai vos nobles desseins, je vais rassembler mes soldats... mais qu'il ne soupçonne rien. Songez que la moindre imprudence peut nous perdre.

ALPHONSE.—Eugène ; ne nous quitte pas, ou je ne réponds pas de moi.

LÉON (*entraînant Eugène*).—Songez qu'il y va de la tranquillité de votre pays, de votre vie, de la vie de votre père. (*Ils sortent.*)

SCÈNE XVI.

ALPHONSE *seul*.

ALPHONSE.—Il s'en va .. Comment supporter la présence de ce monstre ? S'il s'apercevait de mon trouble !... s'il allait... Le voilà !... Grand Dieu ! il guide les pas de mon père. (*On voit paraître M. de Méran appuyé sur le bras de Cartouche.*)

SCÈNE XVII.

ALPHONSE, CARTOUCHE, M. DE MÉRAN,
puis BOHÉMIENS.

CARTOUCHE (*entrant, à part*).—Cet Egyptien a disparu, mais Duménil est à sa recherche.

ALPHONSE (*à M. de Méran*).—Mon père... j'étais resté ici... je vous attendais... et comme vous tardiez... je craignais...

M. DE MÉRAN.—Que pouvais-tu craindre?... j'étais avec Saint-Alban.

ALPHONSE (*à part*).—Sa sécurité me tue !... Je suis prêt à me trahir... (*Haut, cherchant à se remettre de son trouble.*) Mais nous sommes tous réunis... la fête pourrait commencer

CARTOUCHE.—J'attendais vos ordres... Prenons place.

Il fait signe aux Bohémiens qui entrent en scène. Aussitôt la bosse d'un polichinelle s'ouvre et laisse tomber quelques pièces d'argenterie. Etonnement général.

CARTOUCHE (*s'écriant*).—Le maladroit !

ALPHONSE (*se jetant vers son père*).—Nous sommes perdus !

M. DE MÉRAN.—Que dis-tu ?...

CARTOUCHE.—Il me connaît.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, DUMÉNIL.

DUMÉNIL (*accourant*).—Nous sommes découverts, les soldats entourent cette demeure.

CARTOUCHE — Nous ne saurions les craindre... A moi, mes amis.

A ce moment les déguisements tombent et laissent voir des hommes arrivés sous différents costumes.

Prenez vos armes.

Le tumulte est à son comble ; quelques personnes sont terrassées par les gens de Cartouche.

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, EUGÈNE, LÉON, SOLDATS.

LÉON(*montrant Cartouche.*)—Le voilà !...

CARTOUCHE (*à sa troupe.*)—Mes amis, allons, filons !

Les gens de Cartouche se rangent en ligne, et courent en joue les soldats ; Cartouche et Duménil disparaissent.

EUGÈNE.—Et nous ne sommes pas en force... Malédiction !

LÉON.—Et je n'ai pu encore venger mon frère !

LA TOILE TOMBE.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente la cour d'une ferme, dont le corps de logis principal est à droite. A gauche, un bâtiment faisant grenier, et au rez de-chaussée, soupirail ; près de ce bâtiment, quelques ruines. Au fond, une grande porte fermée. Au loin, une forêt.

SCÈNE I.

LÉON *seul.*

Il ouvre précipitamment la porte du fond qu'il ne referme pas et rentre vivement, en regardant si on ne le poursuit pas ; il a le même costume qu'au premier acte.

LÉON.—Je respire à peine !... Je leur échappe enfin ; ici, je n'ai plus rien à craindre... mais toi,

Cartouche, tremble ! je puis encore te traîner au supplice. Ils ne peuvent tarder à rentrer dans cette retraite.... hâtons-nous de reprendre le déguisement qui m'a permis de m'introduire parmi eux...

Il rentre dans la ferme. Pierre Leroux paraît dans le fond en faisant de grandes salutations à quelqu'un qui est dans la coulisse.

SCÈNE II.

PIERRE LEROUX, *seul*.

PIERRE (*en entrant*).—Monsieur, je vous suis bien obligé ; en vous remerciant de votre complaisances, monsieur... c'est vrai m'y v'là, à la ferme des Peupliers Dieu ! était-il poli, ce monsieur qui m'a enseigné le chemin !... mais queu mine !... queu mine !... Cependant j'ai pas à m'en plaindre. (*Il fouille dans sa poche.*) Qu'est-ce que j'ai donc fait de mon mouchoir ? J'ai peut être oublié d'en prendre un. J'ai joliment marché ; j'suis sûr que j'n'ai pas mis pour venir de la dernière auberge plus de... Oh ! non, tout au plus... si j'ai mis cela ; car il était, quand j'suis parti, huit heures, et maintenant il peut être... où est-elle donc, ma montre ? Est-ce que par hasard ce monsieur si complaisant ? C'est ça, je me souviens maintenant qu'il me demandait si je serais bien aise de m'en défaire... et moi qui le remerciais... Eh bien ! ça m'est égal ! il n'a qu'à bien se tenir maintenant que je vais être gendarme... Ah ! ça, mais, il n'y a donc personne dans c't'habitation... on entre ici comme chez soi... Il paraît que les maîtres n'ont pas peur des voleurs ; frappons. (*Il frappe à la porte.*)

SCÈNE III.

BEAULIEU, PIERRE LEROUX.

BEAULIEU (*à la fenêtre*).—Qui va là ?...

PIERRE.—Ah ! mon Dieu ! queu figure !

BEAULIEU.—Qui va là ?

PIERRE.—C'est moi, monsieur.

BEAULIEU.—Que demandez-vous ?

PIERRE.—Le capitaine des gendarmes.

BEAULIEU.—Hein !

PIERRE (*à part*).—Il me fait l'effet d'avoir l'oreille un peu dure. (*Haut.*) Je demande le capitaine des gendarmes.

BEAULIEU.—Et que lui veux-tu, au capitaine des gendarmes ?

PIERRE.—Ce que je... je viens pour arrêter le nommé Cartouche.

BEAULIEU.—Qu'as-tu dit ?

PIERRE (*à part*).—Décidément il est sourd. (*Haut.*) Je viens pour arrêter monsieur Cartouche ; ça me paraît clair.

BEAULIEU —Misérable !... A moi, mes amis !...

Des gens à figures rébarbatives sortes des ruines.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, VOLEURS.

PIERRE.—A qui diable en a-t-il donc ? (*Se retournant et se voyant cerné.*) Ah ! mon Dieu !

BEAULIEU (*sortant de la maison, suivi et précédé de voleurs*) —Vous voyez devant vous un imbécile qui se vante d'arrêter Cartouche.

PIERRE.—C'est moi, oui, braves gendarmes, qui viens prendre place parmi vous, augmenter le nombre des défenseurs qui... Enfin, voilà un p'tit mot de monsieur de Saint-Alban.

BEAULIEU (*prenant la lettre*).—De Saint-Alban !... (*Aux voleurs.*) C'est de Cartouche. (*Lisant à voix basse.*) “Je vous livre pour vos menus “plaisirs, un rustre qui veut prendre du service “parmi les gendarmes, et qui se flatte de m'arrê- “ter. Accueillez-le de façon à lui faire perdre “pour longtemps l'ardeur martiale dont il se croit “animé.” Pardon, l'ami, si, ne vous connaissant pas, je vous ai si mal reçu d'abord

PIERRE.—Le p'tit mot fait son effet.

BEAULIEU.—Mais votre tournure...

PIERRE.—N'est pas brillante... c'est vrai. Vous me preniez peut-être pour un des gens de Cartouche.

BEAULIEU.—Justement.

PIERRE.—Avec mon grand sabre et mon fusil de chasse. (*Les voleurs s'emparent des armes de Pierre Leroux.*) Ah ben ! à propos de gens de Cartouche, tenez-vous sur vos gardes... il y en a un qui m'a accompagné jusqu'ici, et qui m'a emprunté, sans m'en demander la permission, mon mouchoir et ma montre.

BEAULIEU (*aux autres*).—C'est la Pince.

PIERRE.—Ah ! il s'appelle la Pince !... Tâchez donc de le pincer à son tour... Ah ! ça, mais dites donc, je ne vous vois pas du tout l'uniforme des gendarmes.

BEAULIEU.—C'est le costume du matin, le négligé.

PIERRE.—Oui, ça m'a tout l'air d'un négligé. Eh bien ! voyons, enrôlez-moi. Par quel grade vais-je commencer ?

BEAULIEU.—Simple gendarme, d'abord, ensuite nous verrons.

PIERRE.—Simple gendarme !... j'aimerais mieux être capitaine ; mais si ça ne se peut pas...

BEAULIEU.—Non, ça ne se peut pas. Vous allez signer cela. (*Il lui montre un papier.*)

PIERRE.—Qu'est-ce que c'est ça ?

BEAULIEU.—Le tableau de la troupe.

PIERRE.—Je ne risque rien ?...

BEAULIEU.—Absolument rien (*à part*) que d'être pendu.

PIERRE.—Ah ! ben, à la bonne heure. (*Il signe.*) V'là que c'est fait. Attendez donc, et ma pataraphe... là ; maintenant rien n'y manque, et je suis des vôtres.

BEAULIEU.—Un instant ; il faut avant passer par les épreuves de rigueur.

PIERRE.—Est-ce que c'est bien de rigueur ?

BEAULIEU.—Tout à fait. Qu'on lui bande les yeux.

PIERRE.—Tiens, nous allons donc jouer à colin-maillard ? j'y suis fort, je vous en préviens.

BEAULIEU (*bas, à un des siens*).—Conduisez-le dans une des caves de la ferme, et qu'il y attende que le capitaine ait prononcé sur son sort. (*On s'empare de Pierre Leroux par les pieds et par les bras.*)

PIERRE.—Eh ben ! qu'est-ce que vous faites donc là ? je vous en prie, prenez bien garde de me laisser tomber, je suis très délicat. (*On entre Pierre Leroux dans le bâtiment, à gauche.—Sous de cor.*)

BEAULIEU.—J'entends le signal du retour ; c'est notre capitaine.

SCÈNE V.

CARTOUCHE, DUMÉNIL, BEAULIEU, NICAISE, VOLEURS

CARTOUCHE.—Qu'on dépose le butin de cette nuit. dans le magasin ; plus tard je ferai le partage.

Les voleurs qui sont entrés chargés des effets qu'ils ont pillés chez M. de Méran, ferment d'abord les portes, puis exécutent cet ordre.

BEAULIEU.—Capitaine, le paysan que tu nous as adressé a reçu l'accueil qu'il méritait. Il est maintenant dans une des caves de cette ferme, à ta disposition ; que faut-il en faire ?

CARTOUCHE.—Je m'occuperai bientôt du sort de monsieur Pierre Leroux, n'est-ce pas ainsi qu'il se nomme ?

NICAISE (*qui est arrivé en pleurant*).—Oh ! oh ! oui... hi ! hi !

DUMÉNIL.—Veux-tu bien te taire, imbécile ?

NICAISE.—J'peux pas... ah ! ah !

DUMÉNIL.—Silence, corbleu !... Voilà cependant la musique dont il nous a régalés tout le long du chemin. (*A Cartouche.*) Qu'est-ce que nous allons faire de ça ?

CARTOUCHE.—Il aidera notre vieux cuisinier dans les soins du ménage.

BEAULIEU.—C'est bon ; je me charge de le mettre au fait.

CARTOUCHE.—Ah ! j'oubliais ; vous trouverez sur lui une bourse d'or que je lui ai donnée hier, et qui lui devient tout à fait inutile aujourd'hui.

DUMÉNIL.—Je me charge de la restitution.

NICAISE.—C'était ben la peine de me la donner, hé ! hé ! (*On le fouille.*)

DUMÉNIL.—Allons, marche ! (*Il met la bourse dans sa poche.*)

Sur un signe de Duménil, deux voleurs le conduisent dans la ferme.

SCÈNE VI.

CARTOUCHE, BEAULIEU, DUMÉNIL, VOLEURS.

CARTOUCHE (*fumant sa pipe*).—Messieurs, vous le savez, toute la science de notre profession ne consiste que dans deux choses : à prendre et à n'être point pris. Or, les nombreuses expéditions qui se sont succédé depuis si peu de temps ont attiré sur nous tous les regards ; on nous poursuit sans relâche, on est même prévenu de tout ce que nous voulons entreprendre. Cela vous surprend?.. C'est pourtant comme j'ai l'honneur de vous le dire. Un traître serait-il parmi nous ? Vous ne pouvez, je le vois, concevoir une semblable idée... Rassurez-vous ; s'il en existe, je saurai le découvrir. Mais notre retraite ne saurait être sûre longtemps ; l'affaire de cette nuit aura donné l'éveil ; je crois donc qu'il est prudent de changer de domicile, et de ne pas attendre qu'on nous donne congé. J'ai remarqué qu'à deux lieues d'ici, sur la grande route, il existe une auberge isolée, qu'on appelle l'auberge du Pistolet ; c'est là que je vous établis provisoirement, et c'est toi, Duménil, que je charge de prendre possession de notre nouvelle demeure.

DUMÉNIL.—Tu peux compter sur moi.

CARTOUCHE.—Tu partiras avec quelques-uns de nos gens. Nous avons ici les voitures de ces honnêtes rouliers qui sont tombés entre nos mains il y a huit jours ; couvrez-vous de leurs habits, et à

neuf heures du soir vous vous présenterez à l'auberge ; vous surprendrez votre monde... et vous deviendrez propriétaires de l'établissement.

DUMÉNIL.—Je comprends. Je puis emporter une partie de nos munitions en transformant nos barils d'huile en barils de poudre.

CARTOUCHE.—B'en ! Partez à l'instant ; vous attendrez dans le bois voisin de l'auberge l'heure que je vous ai indiquée.

DUMÉNIL.—Dans deux minutes, nous sommes en route. Suivez-moi, vous autres. (*Duménil et une partie de ses gens sortent par le fond. Pendant cette scène, Léon déguisé en vieillard s'est montré plusieurs fois à la porte de la ferme, et il a entendu l'ordre de Cartouche.*)

SCÈNE VII.

CARTOUCHE, BEAULIEU, VOLEURS.

CARTOUCHE. — Vous, Beaulieu, rendez-moi compte des opérations de la nuit pendant mon absence, qui est-ce qui était de service ?

BEAULIEU.—C'était Gribiche, capitaine.

CARTOUCHE.—Qu'a-t-il rapporté ?

BEAULIEU.—La première rencontre fut celle d'un banquier de la capitale qui lui a exhibé un passeport pour l'étranger ; il était disparu la veille avec un demi-million.

CARTOUCHE.—Eh bien ?...

BEAULIEU.—Nous avons trouvé douze cent mille livres dans sa voiture.

CARTOUCHE.—Cela devait être. Après ?

BEAULIEU.—Nous avons fait une deuxième capture ; un prince... de théâtre, qui après avoir fait admirer la force de ses poumons dans la province, revenait chargé de vers, de couronnes et d'espèces

CARTOUCHE.—Comment vous êtes-vous conduits à son égard ?

BEAULIEU.—Connaissant ton amour pour les arts, nous avons respecté les vers et les couronnes.

CARTOUCHE.—Vous avez bien fait ; je suis content de vous, Beaulieu.

BEAULIEU.—Permetts moi, maintenant, capitaine, de te présenter un camarade nouvellement engagé.

CARTOUCHE.—Où est il ?

BEAULIEU.—Le voilà.

CARTOUCHE.—Eh bien ! il n'est pas mal... Où a-t-il travaillé ?

BEAULIEU.—Trois ans chez un procureur.

CARTOUCHE.—Ils lui seront comptés.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, DUMÉNIL, VOLEURS *en rouliers*.

DUMÉNIL (*entrant avec les rouliers, par le fond.*)
—Tu vois, nous sommes prêts. Tu n'as plus rien à nous commander ?

CARTOUCHE.—Non,... je ne vois pas... (*Remarquant un voleur mal habillé.*) Dis donc ! où as-tu la tête ?... Tu n'es pas du tout à ton affaire.

DUMÉNIL —Comment ?

CARTOUCHE.—Regarde donc comme cet homme-là est habillé !

DUMÉNIL (*au voleur*).—Ah ça, dis donc, est ce comme ça que je t'ai dit de t'arranger, toi ?

CARTOUCHE.—Allons ! bon voyage et bonne réussite.

DUMÉNIL.—Sois tranquille, je me charge de mener la barque à bon port. (*Il s'éloigne avec les hommes vêtus comme lui en rouliers.*)

UN VOLEUR.—Capitaine, nous venons de sur-

prendre un homme enveloppé dans un grand manteau qui rôdait près de cette ferme.

CARTOUCHE.—Qu'on l'amène à l'instant. Malheur à lui, s'ils cherchait à nous espionner !...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, CHARLES *amené par quelques voleurs.*

CARTOUCHE.—Qui es-tu ? Quel motif t'amène en ces lieux ? Réponds sans hésiter, ou bien... (*Charles se découvre.*) Ciel ! mon frère ! que vient il faire ici ? (*Aux voleurs.*) Eloignez-vous.

SCÈNE X.

CHARLES, CARTOUCHE.

CHARLES.—Tu détournes la vue... tu redoutes de rencontrer mes regards...

CARTOUCHE.—Que viens-tu chercher ici ?

CHARLES.—Toi.

CARTOUCHE.—Moi !...

CHARLES.—Oui, toi ! je ne saurais te craindre, et tu peux, si tu veux, ajouter encore à tous les titres odieux que t'ont mérités tes forfaits, celui de fraticide ; mais tu m'entendras.

CARTOUCHE.—Parle donc, mais dépêche-toi.

CHARLES.—Tu sembles t'enorgueillir de commander à des brigands, tu es fier d'être l'opprobre de ton pays !... Malheureux !... Ton nom, depuis longtemps, est voué à l'exécration publique ; mais moi, qu'ai-je donc fait pour partager l'horreur que tu inspires?... On ne s'informe pas si j'ai des vertus ; je suis ton frère, et ce titre suffit pour qu'on me repousse avec mépris. Désespéré, maudissant

mon existence... il m'a fallu fuir, changer ce nom que nos pères étaient fiers de porter, et qui aujourd'hui n'exprime plus que meurtre et infamie !... J'avais enfin trouvé un asile... un ami qui reçut un jour mon affreuse confidence... lui seul ne me repoussait pas... il savait distinguer et le criminel et la victime des préjugés ; il redoubla de soins d'amitié, pour me faire oublier les maux qui m'accablaient... Il avait un frère qui m'accordait aussi une amitié franche et loyale !... Contraint de m'éloigner pour quelques jours de ceux qui m'étaient si chers... je revenais presque heureux... Je cherche les lieux qu'habitait mon ami... je ne retrouve plus que ruines, que cadavres horriblement mutilés... Cartouche avait passé par là !...

CARTOUCHE.—Ah ! fais-moi le plaisir de m'épargner de semblables récits.

CHARLES.—Tu ne trembles donc pas au souvenir de tes hauts faits ! .. Les mânes de Saint-Alban demandent vengeance...

CARTOUCHE.—Saint-Alban, dis-tu ? C'est Saint-Alban qui était ton ami ?...

CHARLES.—Oui... Pourquoi cette surprise ?

CARTOUCHE.—Allons, va-t'en, et ne m'interroge pas.

CHARLES.—Consens donc à me suivre.

CARTOUCHE.—Tu veux que je t'accompagne ! Quel est ton but ? Pourquoi vouloir sans cesse auprès de toi celui qui te fait horreur ?

CHARLES.—Tu ignores donc que ta tête est mise à prix.

CARTOUCHE.—Je le sais.

CHARLES.—Et tu demandes le motif qui me porte à t'engager à fuir ?... Après avoir mis toute ta gloire à faire périr tes semblables, en attache-

rais-tu aussi à subir ton supplice devant ceux qui ont échappé à tes coups ? Voudrais-tu porter ta tête sur l'échafaud, au milieu de tout un peuple t'accablant de ses malédictions ? Notre nom n'est-il donc pas assez flétri ?... Ah ! ce n'est pas pour moi que je t'implore... je n'ai plus rien à espérer sur la terre ; mais pense à notre père qui, au lit de la mort, te pardonna les premières fautes où t'entraînèrent ta vanité et ton fatal désir de briller. Grâce !... grâce pour son nom qu'il ennoblit par tant de vertus !... Consens à me suivre ; nous échapperons peut-être encore. Fuyons bien loin ; cherchons des lieux où nous soyons, s'il se peut, inconnus. Tes mains ne connaissent plus l'usage du travail ; eh bien ! je travaillerai pour toi ; le ciel doublera mon courage, et si le pain qui te nourrira est baigné de ma sueur, il ne sera plus du moins humide de sang et de larmes... Par pitié !... viens, viens... c'est à genoux que je t'implore...

CARTOUCHE.—Tu me presses en vain ; je ne puis t'accorder ce que tu me demandes.

CHARLES.—Songe à l'infamie qui t'attend...

CARTOUCHE.—Il est trop tard pour l'éviter.

CHARLES.—Au supplice qui se prépare...

CARTOUCHE.—Je saurai m'y soustraire.

CHARLES.—A la mort !

CARTOUCHE.—Je ne la crains pas.

CHARLES.—Au juge terrible qui t'attend...

CARTOUCHE.—Depuis longtemps il m'a maudit !

CHARLES.—Par ton repentir, du moins, implore sa clémence.

CARTOUCHE.—Jamais ! Mon destin est fixé, il doit s'accomplir... Cesse donc tes prières ; abandonne au plus tôt un être qui ne peut, qui ne veut pas t'entendre. Eloigne-toi promptement de cette

maison ; plus tard, je pourrais t'y retenir malgré moi... Je le devrais pour ma sûreté, pour celle de mes compagnons... je te permets encore d'en partir ; mais ne tarde pas.

CHARLES.—Pourquoi me repousser. ?”

CARTOUCHE.—Tu m’as entendu... va t’en !

CHARLES.—Par pitié !...

CARTOUCHE.—Va-t’en !

CHARLES.—Dominique !...

CARTOUCHE (*le repoussant et fuyant égaré*).—
Va-t’en !... (*Il rentre dans la ferme.*)

SCÈNE XI.

CHARLES, *seul*.

CHARLES.—Il s’éloigne !... Il me faudra donc partir seul... il me faudra donc entendre l’arrêt de son supplice et les malédictions qui doivent l’accompagner ! Ah ! puisse ma mort précéder ce moment affreux !...

SCÈNE XII.

CHARLES, LÉON *déguisé*.

LÉON (*à la porte de la ferme, après s’être assuré que personne ne l’entend*).—Charles ! Charles.—
Grand Dieu ! comment mon nom se trouve-t-il prononcé dans ce repaire épouvantable ?

LÉON.—Charles !

CHARLES.—Qui êtes-vous ?

LÉON.—Suis-je donc si méconnaissable ?

CHARLES.—Quel son de voix !... Est-ce un songe ?

LÉON (*ôtant la fausse barbe blanche qui lui couvre la figure*) —Tu ne te trompes pas.

CHARLES.—Léon !...Mais votre frère...

LÉON. — La tombe ne rend pas sa proie.

CHARLES.—Saint-Alban n'est plus !... Mais vous, Léon. comment avez-vous échappé au trépas ?... comment vous trouvez-vous dans ces lieux horribles ?

LÉON.—Ecoute. Tu te rappelles ce jour fatal où tu pensais nous quitter pour quelques heures seulement... le ciel en avait décidé autrement. Profitant du silence de la nuit, de l'horreur des ténèbres, un monstre parut devant nous ; le fer et la flamme brillaient dans ses mains. Surpris au milieu du sommeil, nous n'offrîmes aucune résistance... Les barbares !. . Sous mes yeux même ils frappèrent Saint-Alban de mille coups. Eperdu, je veux fuir... à la lueur de l'incendie le monstre m'aperçoit... me poursuit... Je me barricade dans une chambre... En voulant éviter le couteau des bandits... J'allais périr dans les flammes... Mais on accourt... c'était un des siens... "Fuyons, lui dit-il, ou nous sommes perdus... fuyons !" "Il l'entraîne à ces mots. Je bénis le ciel qui m'arrache à la mort. Je sors du château en flammes... les bandits avaient disparu.

CHARLES.—Et vous habitez les mêmes lieux !

LÉON.—Le hasard seul m'a conduit ici. Ne respirant que la vengeance, j'accourais sur ses traces, lorsque, la nuit même de mon arrivée dans cette ferme, il en surprit les paisibles habitants. J'allais devenir une seconde fois sa victime ; un déguisement de vieillard frappe mes regards, je m'en couvre à la hâte... Ils arrivent ; m'examinent, m'interrogent... Je feins de ne pas les entendre, et, croyant alors n'avoir rien à redouter de ma présence, l'un d'eux conçoit le dessein de me garder. Ils me proposent de les servir... j'ai l'air

de refuser... ils commandent... Depuis ce jour, sans cesse sur ses pas, j'épie ses moindres démarches ; je ne veux pas laisser à d'autres le soin de livrer un tel monstre à la justice. Hier il a su tromper mon espoir... bientôt, j'en ai la certitude, il ne pourra plus se soustraire à mes coups.

CHARLES.—Grand Dieu ! à quel excès de misère me réserviez-vous !

LÉON.—Ce n'est ni aux plaintes ni aux prières qu'il faut avoir recours.

CHARLES.—Que veux-tu dire ?

LÉON.—Il faut livrer aux tribunaux, qui le réclament, le destructeur de tant de familles.

CHARLES.—Eh quoi ! lorsque je venais pour le sauver.

LÉON.—N'a-t-il pas refusé de te suivre ?... Pas un mot de votre entretien n'a pu m'échapper.

CHARLES.—N'importe, il est mon frère.

LÉON.—Ah ! tu devrais l'oublier en ce moment, mais si le meurtre de mon frère qui te nomma son ami, qui te consola dans tes peines lorsque tous les hommes te repoussaient, ne suffit pas pour que tu te rendes à mes vœux... regarde où te mènera ta fatale indulgence. Il peut poursuivre longtemps encore sa carrière criminelle... chaque jour, tu verras tomber sous son poignard de nouvelles victimes... tout leur sang rejaillira sur toi... Oui, à compter de ce moment, si tu refuses de seconder mes efforts, tu deviens son complice... la voix publique t'accuse, te condamne... te maudit !... Charles ! Charles ! ne me résiste plus... venge la mort de Saint-Alban... venge ton pays !...

CHARLES.—Léon !... je ne puis... non, jamais...

LÉON.—Silence !... Voici les soldats...

CHARLES (*à part.*) Puisse-t-il être temps encore de le sauver !

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, EUGÈNE, DEUX SOLDATS.

EUGÈNE (*à Léon*)—Tout sourit à nos vœux ; la ferme est investie, il ne peut nous échapper.

LÉON (*à Charles*)—Tu l'entends ?

CHARLES.—Malheureux !

LÉON (*à Eugène*).—Le moment est favorable ; hâtez-vous d'aller donner le signal de l'attaque.

EUGÈNE.—J'obéis. (*Aux soldats.*) Vous connaissez votre consigne ?

1^{er} SOLDAT.—Mais, capitaine, si l'on nous attaque, nous ne sommes pas en force.

EUGÈNE.—Soyez sans crainte, je ne tarderai pas à vous secourir. (*A Charles.*) Allons ! maintenant, un seul désir doit nous animer : c'est la mort de notre ennemi commun, du fléau de notre patrie.

LÉON.—Je vais guider vos pas.

CHARLES (*à part*).—Cruelle situation !... Que dois-je faire ?... O mon Dieu ! inspire-moi ! (*Ils entraînent Charles et sortent par la porte de la ferme.*)

SCÈNE XIV.

LES DEUX SOLDATS, CARTOUCHE *paraissant à la porte de la ferme.*

CARTOUCHE.—Deux soldats ! Nous allons nous amuser.

1^{er} SOLDAT.—Elle est aimable, la consigne du capitaine : espionner Cartouche.

2^e SOLDAT.—Que veux-tu ? il le faut bien, puisque c'est le seul moyen de s'emparer de sa personne.

CARTOUCHE (*à part*). — Braves défenseurs de la patrie, vous ne me tenez pas encore.

1^{er} SOLDAT. — La ferme est bien entourée... nos camarades occupent toutes les routes... il sera bien fin cette fois s'il nous échappe.

CARTOUCHE (*à part*). — C'est moi que ça regarde.

2^e SOLDAT. — Ajoute que son signalement, répandu avec profusion, augmente de beaucoup le danger qu'il court.

CARTOUCHE (*à part*). — Mon signalement ! (*Les deux soldats sont assis.*)

1^{er} SOLDAT. — Bah ! son signalement !... C'est encore là un pauvre moyen ; celui de la veille n'est jamais celui du lendemain.

CARTOUCHE. — C'est possible.

2^e SOLDAT (*tenant un papier*). — La dernière fois qu'il a été aperçu à l'Opéra, voilà comme il était vêtu : (*Il lit.*) Habit jaune... cheveux courts et de larges moustaches...

CARTOUCHE. — Un petit instant... je suis à vous. (*Il disparaît un instant.*)

2^e SOLDAT (*montrant le papier au premier*). — C'est bien cela, n'est ce pas ?

1^{er} SOLDAT (*regardant*). — Oui... oui... habit jaune... moustache... Ah ! tu as bien lu.

CARTOUCHE (*reparaissant en charron*). — Je peux me montrer maintenant.

1^{er} SOLDAT. — Moi, j'ai dans ma poche un signalement tout différent.

CARTOUCHE (*s'arrêtant*). — Hein ! que dit-il ?

1^{er} SOLDAT. — C'est à la foire Saint-Laurent qu'on l'a vu sous cet autre costume. (*Lisant un signalement qui se trouve être celui que Cartouche vient de prendre.*) Des sabots...

CARTOUCHE (*ôtant les siens*).—C'est un autre genre. (*Il entre un instant.*)

1^{er} SOLDAT (*continuant*).—Des sabots... tablier de cuir,... habit brun... enfin la mine et l'aspect d'un charron. Ce n'est pas la même chose, comme tu vois.

2^e SOLDAT.—Il est certain qu'un habit jaune et un habit brun ne se ressemblent pas, mais vois-tu, c'est du tact qu'il faut avoir.

CARTOUCHE (*réparaissant en meunier, à part*) — Oui, vous êtes des malins

1^{er} SOLDAT.—A qui le dis-tu? C'est du tact... Buvons !...

CARTOUCHE (*à part*).—Reconnaissez-moi maintenant.

1^{er} SOLDAT. — Le gaillard est habile... mais le capitaine a trop d'intérêt à s'emparer de lui pour le manquer cette fois.

CARTOUCHE (*se montrant*). Ah ! il ne faut jamais jurer de rien.

2^e SOLDAT (*surpris*).—Qui va là ?

1^{er} SOLDAT — Par où diable êtes-vous entré ?

CARTOUCHE (*montrant la maison*).—Je suis entré là-dedans avant vous.

1^{er} SOLDAT.—Qui êtes-vous ?

CARTOUCHE.—J'sus un meunier des environs... En vous entendant parler de ce fameux coquin après qui on court sans pouvoir jamais l'attraper, je venais vous donner des renseignements sur son compte.

1^{er} SOLDAT.—Vraiment ?

CARTOUCHE.—Parole d'honneur !

2^e SOLDAT. — Quelles nouvelles avez-vous à nous annoncer ?

CARTOUCHE.—Oh ! de bonnes nouvelles. Je

vous dirai en confidence qu'il n'a déjà plus le costume que vous lui croyez.

1^{er} SOLDAT.—Bah ! l'auriez-vous rencontré ?

2^e SOLDAT.—Où est-il ?

CARTOUCHE.—Tout près de vous, et, si vous voulez, je me charge de vous le montrer,

1^{er} SOLDAT.—Je donnerais tout au monde pour me trouver face à face avec lui.

2^e SOLDAT.—Et moi... si je savais où le rencontrer, j'irais le chercher, même au milieu des siens.

CARTOUCHE.—Oui... eh bien ! je puis satisfaire vos désirs. Tenez, venez ; d'ici vous le verrez à merveille... Regardez bien.

1^{er} Soldat (*regardant*).—Là ?

2^e Soldat.—Là ?

CARTOUCHE (*se mettant devant eux après s'être emparé de leurs pistolets*).—Non, là.

1^{er} SOLDAT.—Ah ! mon Dieu !... c'est lui.

2^e SOLDAT.—Nous sommes morts.

CARTOUCHE.—Oui, si vous jetez le moindre cri... Convenez que je suis de parole... (*Coup de sifflet. — A Beaulieu qui entre avec des voleurs.*) Emparez-vous de ces deux vaillants guerriers, et guérissez les pour toujours de l'envie de savoir comment je veux m'habiller.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, UN VOLEUR *accourant*.

LE VOLEUR.—Alerte ! alerte ! Un fort détachement de soldats se dirige de ce côté.

CARTOUCHE.—Apprêtons-nous à le recevoir avec les honneurs militaires. (*Cartouche, Beaulieu et les siens rentrent dans la ferme avec les deux soldats ; les portes du fond sont enfoncées.*)

SCÈNE XVI

CHARLES, EUGÈNE, LÉON, SOLDATS.

LÉON (*aux soldats, montrant la porte de la ferme.*)—C'est là qu'il faut entrer.

EUGÈNE.—Suivez-moi, je vais aussi vous montrer le chemin. (*Eugène et les soldats entrent dans la ferme.*)

LÉON.—Ah ! Saint-Alban va donc être vengé !...

CHARLES.—Il est mon frère... Je dois le sauver de l'échafaud ; il faut qu'il me suive ou nous périrons ensemble.

LÉON.—Charles !... Charles !...

CHARLES.—Je ne m'appartiens plus !...

LÉON.—Je ne te quitte pas, et malgré toi je saurai bien remplir ma promesse. (*Ils entrent dans la ferme ; une vive fusillade s'engage. On aperçoit en dehors les voleurs et les soldats qui se poursuivent.*)

SCÈNE XVII.

PIERRE LEROUX *au soupirail* NICAISE *à la fenêtre du grenier.*

PIERRE.—C'est fait de moi, c'est sûr, c'est fait de moi !

NICAISE.—Ah ! ah ! mon Dieu ! oh ! oh ! oh !

PIERRE.—C'est Nicaise que j'entends ; je reconnais ses oh ! oh !... Quoi que tu fais donc là, en haut, Nicaise ?

NICAISE.—J'ai peur... ah ! ah ! ah ! Et toi, Pierre Leroux, quoi que tu fais donc en-bas ? ah ! ah ! ah !...

PIERRE.—J'ai peur aussi, mais j'crie pas ; ça

peut les faire venir. Tâche de sortir de là ; moi j'vas tâcher de sortir d'ici.

NICAISE.—Eh ben ! comment veux tu que je fasse ?

PIERRE.—J'en sais rien ; c'est égal, faut se dépêcher. (*Il saisit la corde de la poulie qui pend du grenier jusqu'à terre, et à l'extrémité supérieure de laquelle se trouve accrochée une botte de foin.*) Tiens, mets-toi sur la botte de foin.

NICAISE.—Sur la botte de foin ?

PIERRE.—Ne crains rien, j'vas te tenir ; laisse-toi aller. Y es tu ? (*Nicaise est sur la botte de foin ; la corde marche sur la poulie. Pierre reçoit Nicaise.*)

PIERRE.—C'est ça ! En route, et sauvons nous. (*Ils sortent en courant.*)

SCÈNE XVIII.

CARTOUCHE, puis CHARLES.

CARTOUCHE (*seul, désarmé*). C'en est fait !... plus d'espoir !... Mais de quel côté porter mes pas ?

CHARLES (*entrant, enveloppé dans son manteau*). Prends ce manteau et suis-moi.

CARTOUCHE.—Comment ! c'est encore toi ?

CHARLES.—Oui, j'ai juré de mourir ou de t'arracher au supplice.

CARTOUCHE.—Charles !... mon frère !...

CHARLES.—Les moments sont précieux ; viens... Ah !...

Au moment où Charles va entraîner Cartouche, un coup de feu parti au hasard l'atteint.

CARTOUCHE.—Grand Dieu !...

CHARLES.—Fuis !...

CARTOUCHE.—Que je t'abandonne !

CHARLES.—Je n'ai rien à craindre de la justice de Dieu ni de celle des hommes... Eloigne-toi !...

Il tombe évanoui dans la coulisse. Au moment où Cartouche va pour sortir, Léon paraît, deux pistolets en main.

SCÈNE XIX.

CARTOUCHE, LÉON.

LÉON.—Arrête, Cartouche !...

CARTOUCHE.—Qui es-tu pour oser me menacer ?...

LÉON. —Une de tes victimes.

CARTOUCHE.—Qu'entends-je !...

LÉON (*arrachant sa fausse barbe et sa perruque*).—Me reconnais-tu maintenant.

CARTOUCHE.—Quand cesseras-tu donc de me poursuivre ?...

LÉON.—Quand tu marcheras au supplice.

CARTOUCHE.—Eh bien ! tu as des armes, satisfais ta vengeance.

LÉON.—Non... c'est sur l'échafaud que tu dois finir... Je serai sans pitié pour toi... Comme toi, je serai inexorable.

CARTOUCHE.—Insensé ! Je saurai, malgré toi, échapper au bourreau.

Il entre dans la ferme, barricade la porte, saisit un flambeau, met le feu, qui gagne promptement et attend, les bras croisés. Les soldats d'Eugène accourent.

SCÈNE XX.

CARTOUCHE, LÉON, EUGÈNE, SOLDATS, PAYSANS.

LÉON (*à Eugène*).—Il est là !...

IER SOLDAT.—Il a mis le feu la maison !...

EUGÈNE.—Cernez cette maison ; qu'il périsse dans les flammes ! plutôt que d'échapper encore.

LÉON.—Soldats !... Il faut qu'il tombe vivant entre vos mains !

Eugène et ses hommes se précipitent dans les flammes. Des paysans accourent avec des seaux pour éteindre l'incendie. La ferme est cernée par les soldats. Un paysan pénètre dans la chambre où est Cartouche. Le paysan disparaît. Cartouche, revêtu du veston et du chapeau du paysan descend, deux seaux à la main ; il veut passer, un soldat l'arrête et lui dit :

IER SOLDAT.—Et bien ! Cartouche est-il pris !

CARTOUCHE (*lui jetant un seau d'eau à la figure*).—Pas encore !...

LÉON (*apercevant un paysan qui fuit promptement reconnaît Cartouche.*) Le voilà !...

Les soldats font feu du côté où il est sorti et se mettent à sa poursuite.

LA TOILE TOMBE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente une salle de l'Auberge du Pistolet ; plusieurs portes numérotées ouvrent sur cette salle. A droite un escalier conduisant à une chambre dont la fenêtre donne sur le théâtre ; du même côté, sur le premier plan, une petite porte où l'on arrive en descendant trois marches, et qui mène à l'écurie.

SCÈNE I.

ANDRÉ, JACQUES, MATHIEU.

André et Jacques sont assis à une table et mangent avec avidité. Mathieu, devant la porte du fond qui est ouverte, regarde au dehors.

MATHIEU (*avec impatience*).—Ils n'arrivent pas !

ANDRÉ.—Nous avons joliment soupé tout d'même.

JACQUES.—J'crois ben ; du pain blanc avec du fromage, et une demi-bouteille de vin à nous deux !

ANDRÉ.—Ah ! dame, c'est pas tous les jours fête !

JACQUES.—C'est ça ; parce que nous avons fait hier une bonne journée, tu ne r'gardes pas à la dépense.

ANDRÉ.—C'est pourtant à c'bon seigneur que nous devons tout ça.

JACQUES.—Aussi il peut être ben sûr que nous ne l'oublierons jamais.

ANDRÉ.—Y a pas de risque !... Cheux nous, enfants de la Savoie, on n'trouve pas plus d'ingrats

que d'paresseux, et si jamais il le fallait, pour lui, vois-tu, je m'mettrais au feu, quoi !

JACQUES.—Et moi, j'crois que je m'ferais tuer.

ANDRÉ.—A ta santé !

JACQUES.—A la tienne !

MATHIEU (*toujours devant la porte*).—Je perds patience.

JACQUES (*baillant*).—A présent que j'nai plus faim, v'là le sommeil qui me galope ! avec ça qu'nous avons encore demain dix bonnes lieues à faire. . . J'crois qu'un p'tit brin de repos ne nous ferait pas de mal.

ANDRÉ (*montrant Mathieu*).—Si c'brave homme pouvait nous céder un petit coin. . . en payant bien entendu.

JACQUES.—Dites donc, bourgeois, si c'était un effet de vot'part, d'nous donner un endroit pour dormir.

MATHIEU.—T'nez, v'là la porte de l'écurie ; y a là d'la paille fraîche.

JACQUES.—Ben obligé. . . (*A André.*) A l'écurie !. . . j'aime mieux ça ; ça ne coûtera rien. . . Viens-tu ?...

ANDRÉ.—Me v'là. (*Ils entrent dans l'écurie et ferment la porte sur eux.*)

SCÈNE II.

MATHIEU *seul*.

MATHIEU.—Allons ! il faut qu'il leur soit arrivé quelque chose... Je suis d'une inquiétude... Si j'envoyais audevant d'eux... Holà ? Jean ! Nicolas ! Jean !...

SCÈNE III.

MATHIEU, JEAN.

JEAN.—V'là qu'm'v'là, not'maître ; quoi qu'y a ?

MATHIEU.—Y a que j'sais pas c'que sont devenus Pierre Leroux et Nicaise ; ils devaient être ici dès le matin ; v'là bentôt la nuit et j'n'ai pas de leux nouvelles ; y faut, mon enfant, aller en te promenant jusque chez monsieur de Méran.

JEAN.—En me promenant !... Y a trois fameuses lieues.

MATHIEU.—Tu raisonnes, je crois ?

JEAN.—J'raisonne pas ; j'dis seulement qu'il y a trois fameuses lieues.

MATHIEU.—Morbleu ! qu'on m'obéisse, ou jarni !...

JEAN.—J'vas prendre le fallot !... Ah ! mais, r'gardez donc, not'maître, tout c'monde qui vient par ici... (*A part.*) Si ça pouvait être eux autres !...

MATHIEU.—Ah ! mon Dieu ! des gendarmes ! des soldats !... un homme sur un brancard !...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LÉON, CHARLES, *sur un brancard*,
EUGÈNE, SOLDATS.

EUGÈNE (*à Mathieu.*)—Vous êtes le maître de cette maison ?

MATHIEU.—Oui, monsieur.

EUGÈNE (*montrant Charles qui est couvert d'un manteau.*)—Ce jeune homme, dangereusement blessé, réclame les secours les plus pressants.

MATHIEU.—Disposez de moi, de toute ma maison. (*A Jean.*) Prépare tout ce qu'il faut dans cette chambre. (*Jean entre dans la chambre avec trois autres paysans.*)

LÉON.—De prompts secours lui sont nécessaires ; mais à cette heure, aussi éloignés de toute habitation...

MATHIEU.—Il y a ben un vieux médecin qui habite depuis un mois le village, à une lieue d'ici.

EUGÈNE.—Vous le connaissez ? ...

MATHIEU.—Non, car on n'est jamais malade cheux nous... Mais il est charitable, et il n'hésitera pas à venir si on le demande.

LÉON.—Ah ! qu'on le prévienne à l'instant !

MATHIEU.—Jean va y aller. (*A Jean.*) Ecoute, c'est Nicolas qui ira audevant de Pierre Leroux ; toi, attelle un cheval à la cariole. (*Jean sort.*)

EUGÈNE.—Que voulez-vous faire ?

MATHIEU.—Envoyer chercher le médecin, donc.

EUGÈNE.—Brave homme !

MATHIEU.—Allons, capitaine, v'nez donner vos ordres ; moi, j'vas donner mes instructions. (*Ils sortent. Les deux soldats font sortir les villageois par le fond. Eugène, Mathieu et les gardes entrent dans la chambre.*)

SCÈNE V.

LÉON, CHARLES.

Charles est dans un fauteuil ; une cravate noire placée sur sa poitrine, couvre la blessure.

LÉON.—Charles ! c'est moi qui ai causé ta mort en exigeant ce fatal sacrifice.

CHARLES (*d'une voix faible*).—Je voulais encore

le sauver... le ciel m'en punit. Mais Dieu m'appelle !... je suis calme... je ne crains pas sa présence...

LÉON.—Et l'auteur de tant de maux est encore impuni !

CHARLES.—Léon.

LÉON.—Quand recevra-t-il enfin le prix de tous ses crimes ?

CHARLES.—Il est mon frère !...

LÉON.—Il est ton assassin.

CHARLES.—Non... ce n'est pas lui... il eût respecté mes jours... Ah !... renonce à te venger... Jure moi...

LÉON.—Jamais ! jamais !... Il ne m'entend plus !... reviens à toi, et je promets...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, EUGÈNE, SOLDATS.

EUGÈNE (*arrivant par le fond*).—Rassurez-vous... on est parti, et le médecin que nous attendons ne peut tarder sans doute.

LÉON.—Puisse-t-il ne pas arriver trop tard !...

UN SOLDAT (*entrant*).—Capitaine, d'après vos ordres, nous vous amenons un vieillard que nous avons rencontré sur la route. Il a fait quelque résistance pour nous suivre.

EUGÈNE.—Où est cet homme ?

LE SOLDAT.—Le voilà.

On introduit Cartouche déguisé en médecin ; il se tient courbé et marche lentement. Pendant le commencement de la scène suivante, Léon est penché sur le fauteuil de Charles et ne prend point part à ce qui se passe autour de lui.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, CARTOUCHE, SOLDATS.

EUGÈNE.—Pardonnez, monsieur, si pour quelques instants on vous a détourné de votre chemin. La sûreté publique exigeait cette mesure, qui est générale.

CARTOUCHE.—Puis-je au moins connaître le motif ?...

EUGÈNE.—Nous sommes à la recherche d'un grand criminel...

CARTOUCHE.—Mais quel rapport ?...

EUGÈNE.—Vous avez des papiers ?

CARTOUCHE (*avec inquiétude*).—Des papiers... (*Fouillant sa poche.*) Oui.

EUGÈNE.—Donnez.

CARTOUCHE (*à part*).—Que va-t-il lire ?

EUGÈNE.—O ciel ! vous seriez le médecin qui habite le village voisin ?

CARTOUCHE.—Lui-même. (*A part.*) Je suis sauvé !

LÉON.—Ah ! monsieur, c'est le ciel qui vous envoie !

CARTOUCHE (*à part*).—Encore cet homme.

EUGÈNE.—Votre présence était vivement désirée.

CARTOUCHE.—Pardon ; mais je me rendais auprès d'une famille éplorée pour qui le moindre retard peut devenir funeste.

LÉON.—Ah ! monsieur, un instant... un seul instant... consentez à le voir. (*Il le conduit auprès de Charles.*) On vient te secourir.

CARTOUCHE (*à part*).—Mon frère !...

LÉON (*remarquant le trouble de Cartouche*).— Qu'avez-vous ?

CARTOUCHE.— L'état de ce malheureux m'a frappé.

CHARLES (*d'une voix affaiblie*).— Léon, je t'en supplie... épargne mon frère...

CARTOUCHE (*à part*) — Il prie pour moi.

LÉON (*observant Cartouche*).— Vous détournez la vue... Regardez-le... pressez sa main...

CARTOUCHE (*avec sang-froid*).— La douleur vous égare, monsieur ; vous le voyez... (*prenant avec effort la main de Charles*) je la tiens... (*A part.*) C'est fait de moi, s'il me reconnaît.

LÉON.— Eh bien ?

CARTOUCHE — J'ai peu d'espoir de le sauver. L'art serait impuissant... la nature peut-être...

CHARLES.— Laissons à Dieu le soin de décider de mon sort ; mais je veux profiter du peu de forces qui me restent, et le prier encore pour lui... Joignez vos prières aux miennes... Léon, soutiens-moi.

LÉON (*l'aidant à se mettre à genoux*) — Charles!...

CHARLES (*d'une voix faible, mais priant avec ferveur. Il est aussi soutenu par Cartouche qui détourne la vue.*) — Dieu de bonté et de clémence, fais du moins qu'il meure repentant... (*Il tourne ses regards vers Cartouche, le reconnaît et s'évanouit.*) Léon !... ah !...

LÉON.— Grand Dieu !

CARTOUCHE.— Je ne puis plus vous être utile... permettez..

LÉON (*à part*) — Quel sang-froid cruel !... (*A Cartouche qui s'éloigne.*) Arrêtez !

CARTOUCHE (*effrayé*).— Comment ?...

LÉON.— Mes amis, transportons-le dans cette chambre. (*A Cartouche*) Et vous, monsieur, je

vous en supplie, ne l'abandonnez pas encore... Vos efforts, peut-être, peuvent le rendre à la vie... Je vous attends ici... Un seul mot de vous ensuite, et vous êtes libre de nous quitter.

CARTOUCHE.—J'y consens, monsieur. (*A part.*) Craignons d'éveiller le moindre soupçon.

On transporte Charles dans la pièce voisine, où Cartouche l'accompagne.

SCÈNE VIII.

EUGÈNE, LÉON.

EUGÈNE.—Je crois qu'il n'y a plus d'espoir.

LÉON.—Songez donc à le venger... Ne voyez plus en moi que l'ennemi de Cartouche

EUGÈNE.—Bientôt, je l'espère, il sera en mon pouvoir.

LÉON.—Et s'il était ici ?

EUGÈNE.—Que dites-vous ?

LÉON.—L'homme qu'on vient d'amener est-il bien le médecin que nous attendions ?

EUGÈNE.—Ses papiers me l'ont prouvé.

LÉON.—Mais ces papiers sont ils à lui?... Quand vous l'avez interrogé, il hésitait à répondre... lorsque ses regards se sont tournés vers celui qui réclamait ses soins, il a frémi... à l'instant où l'infortuné semblait succomber, il était calme, et même j'ai cru voir dans ses yeux une joie cruelle.

EUGÈNE.—Vous penseriez ?...

LÉON.—Oui, si j'en ose croire tous ces indices... et l'horreur que j'éprouve à son aspect...

EUGÈNE.—Achevez !

LÉON.—Le voilà... Observez-le bien, et surtout ne souffrez pas qu'il s'éloigne.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, CARTOUCHE *affectant un air pénétré.*

CARTOUCHE.—Hélas ! je puis partir, messieurs.

EUGÈNE.—Je dois vous retenir encore.

CARTOUCHE.—J'ai eu l'honneur de vous dire que j'étais attendu... L'intérêt d'une famille...

EUGÈNE.—Veuillez de nouveau me confier vos papiers.

CARTOUCHE.—Mes papiers ?... Mais, il me semble, monsieur, que tout à l'heure...

EUGÈNE.—Si vous n'avez rien à craindre, pourquoi refuser de les montrer encore ?

CARTOUCHE.—Les voilà.

EUGÈNE.—Vous vous appelez !...

CARTOUCHE (*cherchant*).—Saint-Firmin.

EUGÈNE.—Vous habitez ?

CARTOUCHE.—Le village qui est à deux lieues d'ici.

EUGÈNE (*bas à Léon*).—Vous l'entendez ; il ne se trouble pas.

CARTOUCHE.—Enfin, rien ne s'oppose plus maintenant à ce que je continue ma route ? (*Il fait quelques pas pour s'éloigner.*)

SCÈNE X.

LES MÊMES, MATHIEU, PAYSANS, SOLDATS.

MATHIEU (*en dehors*).—Par ici, par ici !

EUGÈNE.—Quel est ce bruit ?

CARTOUCHE (*à part*).—Serais je découvert ?

MATHIEU (*entrant*).—Ah ! Dieu merci !... j'arrive à temps.

EUGÈNE.—Qu'y a-t-il ?

MATHIEU.—Ah ! bien des choses... mais avant tout, monsieur le capitaine, ordonnez qu'on ait toujours les yeux sur monsieur, et surtout qu'on ne le laisse pas partir avant que je vous aye débité tout ce que j'ai à vous dire.

CARTOUCHE.—Pourquoi cette mesure ?

MATHIEU.—Vous allez le savoir.

EUGÈNE (*aux soldats*).—Que personne ne sorte.

MATHIEU.—Je vous dirai donc qu'on vient de trouver dans le petit bois tout près d'ici, un vieillard dépouillé de ses habits et attaché à un arbre ; mais ce qui va bien vous surprendre, c'est que ces paysans ont reconnu dans ce malheureux monsieur de Saint-Firmin, le médecin de leur village.

CARTOUCHE (*à part*).—Ça va mal !

LÉON (*l'observant*).—Mes pressentiments ne m'avaient pas trompé.

MATHIEU.—Enfin, tant il y a qu'on pourra bientôt le confronter avec monsieur, (*montrant Cartouche*) car je l'ai fait entrer par la porte du jardin ; il est en ce moment auprès de ce pauvre jeune homme, dont il semble répondre déjà.

LÉON.—Se pourrait-il ?

MATHIEU.—Nous nous sommes tous dit aussitôt : “Puisque c't'autre est monsieur de Saint-Firmin, alors quel est ce monsieur ?”

LÉON (*avec énergie*).—C'est Cartouche !...

TOUS.—Cartouche !

CARTOUCHE.—Vous oseriez !... Cette supposition... injurieuse...

LÉON.—Cesse de vouloir te défendre ; ton adresse est grande ; mais pensais-tu tromper les regards d'un homme qui ne respire que pour te livrer au supplice !...

CARTOUCHE (*se découvrant*).—Eh bien ! oui, je

suis Cartouche... (*A Léon.*) Mais ne pense pas jouir longtemps de ton triomphe.

EUGÈNE — Emparez-vous de lui!... qu'il soit enfermé dans cette chambre (*Il désigne la chambre à droite*) et attaché avec force. Deux hommes veilleront sur lui.

CARTOUCHE (*à part*).—C'est égal, il ne m'abandonneront pas.

Les soldats s'emparent de Cartouche et le conduisent dans la chambre à droite. Deux hommes se couchent devant la porte en dehors, deux autres se promènent sous la fenêtre.

EUGÈNE (*à Léon*).—Dans le cas où il tomberait en mon pouvoir, j'ai ordre de demander un nouveau renfort pour le conduire à Paris ; tous ses complices ne sont pas encore arrêtés, et l'on pourrait faire quelques nouvelles tentatives pour l'arracher de nos mains. Plus d'une fois déjà son adresse a su tromper notre vigilance ..

CARTOUCHE (*dans la chambre*).—J'espère bien que ce ne sera pas la dernière.

EUGÈNE (*aux soldats*).—Redoublez donc d'attention, ne le perdez pas de vue un seul instant. (*Aux paysans.*) Maintenant bannissez toute crainte, mes amis... vous avez la preuve que, malgré l'audace la plus extraordinaire, un courage à toute épreuve, le coupable cherche en vain à se soustraire au glaive des lois.

CARTOUCHE.—C'est ce que nous verrons.

Les soldats ont pris leur poste. Les paysans sortent avec Eugène et Léon. Mathieu à qui Eugène a également recommandé la surveillance les accompagne jusqu'à l'extérieur.

SCÈNE XI.

CARTOUCHE *dans la chambre*, MATHIEU, PIERRE
LEROUX, SOLDATS.

PIERRE (*qu'on ne voit pas encore*).—Père Mathieu ! père Mathieu !

MATHIEU.—Ah ! te voilà enfin.

CARTOUCHE (*à part*).—Écoutons et profitons.

PIERRE (*paraissant*).—Vous êtes bien heureux d'être comme ça en société avec du monde... moi, j'suis tout seul, et depuis deux heures, j'cours toujours.

MATHIEU.—Eh bien ! où est Nicaise ?

PIERRE.—Nicaise, père Mathieu?... Il est caché.

MATHIEU.—Comment, il est caché ? ..

PIERRE.—Sans doute ; vous ne devineriez jamais d'où je sors ?

MATHIEU.—Enfin, parleras-tu ?

PIERRE.—Eh ben ! je sors de chez Cartouche.

MATHIEU.—Serait-il bien possible ?

PIERRE.—Rien que ça ; il était gentil l'régiment où j'voulais m'enrôler. Enfin, pour en revenir à Nicaise, il s'est caché dans une carrière, là où qu'il se tient blotti comme un lapin dans son terrier, et il n'en sortirait pas pour un empire.

MATHIEU.—Eh bien ! va, dépêche-toi de l'amener ici.

PIERRE.—Oui ; mais pisque j'vous dis qu'il a peur de Cartouche...

MATHIEU.—Il n'a plus rien à craindre, nous le tenons ; il est là.

PIERRE (*avec effroi*).—Il est là ? Ah ! mon Dieu !...

MATHIEU.—Ne crains rien ; il est lié, garotté d'une jolie façon.

PIERRE.—En êtes vous bien sûr ?

MATHIEU.—Je t'en réponds.

PIERRE.—Vraiment... il est pris ?... Fallait donc m'dire ça tout suite... Te v'la donc en cage à la fin !...

CARTOUCHE.—Eh bien ! monsieur Pierre Leroux, vous avez donc donné votre démission ?

PIERRE.—Oui, oui... ça t'apprendra à me donner des lettres de recommandation. (*A Mathieu.*) Ah ça, vous êtes sûr qu'il est bien attaché ?

MATHIEU.—Sois donc tranquille et va chercher Nicaise.

PIERRE.—Pisqu'il n'y a plus de danger, j'y cours ; ça ne sera pas long, père Mathieu ; mon âne est encore... tout paré... C'pauvre âne !... il nous a rendu ben des services aujourd'hui, c'est une justice à lui rendre. Ah ! donnez-moi la clef de l'écurie qui donne sur la route... c'est le plus court, et la route est par là moins fréquentée.

MATHIEU.—C'est bon, la v'la ! Va-t'en.

SCÈNE XII.

LET MÊMES, JEAN.

PIERRE.—Tiens, v'la Jean Lebeau !... Bonjour, Jean Lebeau... J'vas chercher Nicaise. (*Il sort par l'écurie.*)

JEAN.—Bonjour, Pierre Leroux. Dites donc, not' maître, v'la des rouliers qui arrivent ; ousque nous allons les loger ?...

CARTOUCHE.—Des rouliers... Duménil est de parole et je suis sauvé.

MATHIEU.—Tu es toujours embarrassé, toi, est-ce que la place nous manque ?

JEAN.—J'dis pas ça ; mais c'est qu'ils sont au moins une douzaine.

MATHIEU.—Eh bien ! quand ils seraient encore plus nombreux, est-ce que je peux quitter cette salle ? Je réponds aussi de ce coquin-là... Ainsi, que les rouliers s'arrangent comme ils pourront.

JEAN. — Mais, monsieur Mathieu...

MATHIEU.—Mais, mais... remise leurs voitures sous les hangars ; monte-leur du vin... et laisse-moi tranquille... Ce monsieur-là me tracasse bien assez.

JEAN.—Ça suffit... T'nez, v'là les rouliers. (*Il sort.*)

CARTOUCHE (*à part*).—Attention !

SCÈNE XIII.

MATHIEU, DUMÉNIL, VOLEURS *en rouliers*.

DUMÉNIL (*regardant de tous côtés, à part.*) Il doit être ici. (*Haut.*) Salut, monsieur Mathieu.

MATHIEU.—Messieurs, c'est moi qui suis le vôtre...

DUMÉNIL (*aux siens*).—Placez ces barils... là... Il n'y a rien à craindre, n'est-ce pas, monsieur Mathieu ?

MATHIEU.—Qui voulez vous qui touche à vos barils ? (*À part.*) C'est drôle, je n'en connais pas un.

DUMÉNIL.—Pourriez-vous nous faire servir à souper ? la route nous a donné de l'appétit...avec ça que les chemins sont si mauvais...

CARTOUCHE (*à part.*)—Comment les avertir ?...

MATHIEU.—Qu'est-ce que vous dites donc ?...

ils sont magnifiques, les chemins. Ah ! ça, vous serez un peu gênés aujourd'hui, j'ai tant de monde ici.

DUMÉNIL.—Oui, nous savons ce qui se passe ; on dit que Cartouche est arrêté ; est-ce vrai?...

MATHIEU.—Très-vrai?...

DUMÉNIL (*apercevant Cartouche.*)—Le voilà !

CARTOUCHE (*à part*).—Ils m'ont vu !

MATHIEU.—Ça doit vous faire plaisir à vous autres qui êtes toujours sur la grand'route ?

DUMÉNIL.—Grand plaisir, certainement... et il est sans doute déjà bien loin d'ici ?

MATHIEU.—Non, il ne partira que demain ; on n'est pas assez en force pour risquer de l'emmener de nuit.

DUMÉNIL.—Ah ! (*A part*). C'est ce que je voulais savoir. (*Haut.*) Parbleu ! je suis enchanté de tout ce que vous me dites là, et nous allons boire en réjouissance d'une aussi belle capture.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, JEAN *avec deux paniers de vin.*

JEAN.—V'là du vin.

DUMÉNIL.—A table !... J'espère, père Mathieu, que vous allez trinquer avec nous.

MATHIEU.—Ma foi ! ce n'est pas de refus, pour une circonstance comme celle-là.

DUMÉNIL.—Et vous, camarades, vous ne nous refuserez pas non plus de nous faire raison ?

IER SOLDAT.—Impossible !

DUMÉNIL.—Mais vous ne quitterez pas votre prisonnier pour boire un coup.

2E SOLDAT.—La consigne nous le défend.

DUMÉNIL.—Diable ! quel moyen employer ?

(*Bas aux siens.*) Suivez tous mes mouvements et secondez-moi.

MATHIEU — Ils ont raison ; si on le perdait de vue un instant, on ne sait pas trop ce qui en arriverait.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, NICAISE, PIERRE LEROUX *par la petite porte de l'écurie.*

PIERRE. (*Ils ne font que montrer la tête.*) — Enfin, te v'là cheux toi, Nicaise. (*Ils avancent un peu plus après, sans être aperçus par Duménil et les siens.*)

NICAISE. — J'en ai ti vu des choses terribles aujourd'hui !

PIERRE. — Des choses épouvantables, tu veux dire !

DUMÉNIL (*versant à boire*). — En ce cas, à nous, père Mathieu ..

CARTOUCHE (*à part*). — Qu'ils tardent à agir !

PIERRE. — Eh ben ! quoi qu'ils font donc là ? — Ah ! mon Dieu ! comme ils ressemblent aux voleurs de ce matin !... Et le père Mathieu qu'est avec eux !

NICAISE. — Qu'est-ce que tu dis donc là, Pierre Leroux ?... voyons... Ah ! mon Dieu ! oui, je r'connais le p'tit courtaud... c'est celui qui m'appelait nigaud...

PIERRE. — Ah ! il t'appelait nigaud ?

NICAISE. — J'vas me recacher !

PIERRE. — Non, va pas te recacher... Mais allons trouver les gendarmes qui sont en dehors... Chut !... chut !... Ah ! mes gaillards !... (*Ils se sauvent par l'écurie.*)

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, *excepté* PIERRE LEROUX *et* NICAISE.

DUMÉNIL.—A votre santé, monsieur Mathieu !

MATHIEU.—A la vôtre !

DUMÉNIL.—C'est qu'il est délicieux.

MATHIEU.—J'crois ben.

DUMÉNIL (*aux soldats*).—Tenez, sans façon... un verre sans quitter votre poste... (*Duménil et les siens présentent un verre à chacun des soldats qui se décident à accepter ; au même moment les voleurs les désarment. Duménil les couche en joue.*) Au moindre cri vous êtes morts !

LES SOLDATS.—Nous sommes trahis !

MATHIEU.—Miséricorde !

DUMÉNIL.—Silence !

CARTOUCHE.—A moi, mes amis !

DUMÉNIL.—Hâtons-nous de délivrer le capitaine. (*On a désarmé et renversé les soldats, on cherche à enfoncer la porte de la chambre où est Cartouche. Les voleurs qui ont tiré leurs armes de dessous leurs déguisements se précipitent sur les soldats et les repoussent ; la mêlée devient générale ; ils sortent tous en combattant. Duménil, qui se débarrasse de plusieurs soldats jette un pistolet dans la chambre de Cartouche.*) A toi capitaine ! (*Il monte rapidement l'escalier, veut enfoncer la porte ; un soldat qui voit ce mouvement tire sur Duménil qui sort blessé.*)

SCÈNE XVII.

CARTOUCHE *seul* — *On entend plusieurs coups de feu pendant cette scène.*

CARTOUCHE. — Ils n'ont pu rompre mes liens ! Quel sera mon sort ?... S'ils étaient vaincus !... (*Il fait des efforts pour se dégager.*) Mes efforts sont vains !... et il me faut attendre !... Attendre !... quel supplice !...

SCÈNE XVIII.

CARTOUCHE, ANDRÉ, JACQUES.

Ces deux derniers sortent de l'écurie en se frottant les yeux.

ANDRÉ. — Qu'est-ce que c'est donc que tout ce bruit-là ?...

JACQUES. — Ça m'a réveillé en sursaut.

ANDRÉ. — Je n'entends plus rien... Dis donc, Jacques, si on profitait de la fraîcheur de la nuit pour nous remettre en route ?

JACQUES. — Tu n'es plus fatigué ?

ANDRÉ. — Non ; et toi ?

JACQUES. — Ni moi. Attends que je reprenne ma boutique. (*Il va pour prendre son optique.*)

CARTOUCHE (*les apercevant*). — Que vois-je ?

ANDRÉ (*regardant*). — Oh ! mon Dieu ! Jacques, regarde donc !

CARTOUCHE. — Me reconnaissez-vous, mes amis ?

JACQUES. — C'est c'bon seigneur qui nous a traités si bien hier.

CARTOUCHE. — Oui, chez monsieur de Méran. ;

ANDRÉ. — Si je vous reconnais !... Ah ! j'vous

oublierai jamais... Mais queuque vous faites donc là, et couvert de ces vieux habits?

CARTOUCHE.—On en veut à mes jours... J'étais sans défiance, désarmé... des scélérats se sont emparés de moi...

ANDRÉ.—Il faut avertir le père Mathieu...toute la maison...

CARTOUCHE.—Gardez-vous en bien ; je serais obligé de me nommer, et j'ai le plus grand intérêt à ne pas me faire connaître... Si vous ne me délivrez au plus tôt, je suis perdu.

JACQUES.—Et que faudrait-il faire pour ça?

CARTOUCHE.—Il faudrait parvenir jusque dans cette chambre, couper les liens qui me retiennent, et que l'un de vous consentit à prendre ma place.

ANDRÉ.—Prendre votre place?...

CARTOUCHE.—Ne craignez rien !... c'est à moi seul qu'on en veut... D'ailleurs, à peine délivré j'irai chercher main-forte, et je vindrai vous défendre.

ANDRÉ.—Qu'en dis-tu Jacques?...

JACQUES.—Dame, c'seigneur... il nous a fait du bien ; mais il y a trop de risque.

ANDRÉ.—Tu disais que tu te ferais tuer pour lui?

JACQUES.—Oui... on dit ça... Mais j'savais pas que l'occasion se présenterait si tôt.

CARTOUCHE.—Songez que, si vous consentez à me servir, ma reconnaissance sera sans bornes, que mes bienfaits vous attendent, et que vos parents seront à jamais riches et heureux.

ANDRÉ.—Quoi !... nos parents...

CARTOUCHE.—Je me charge de leur sort, vous dis-je. Mais hâtez-vous ; dans un instant peut-être il sera trop tard.

JACQUES.—Allons, c'est décidé... André, prête-moi tes épaules.

ANDRÉ.—Ah ! ça, vous m'répondez qu'il ne lui sera pas fait de mal ?

CARTOUCHE.—Je te le promets.

ANDRÉ.—Me v'là. (*Il se place devant la fenêtre ; Jacques monte sur ses épaules et saute dans la chambre.*)

CARTOUCHE.—Tâche de défaire ces nœuds.

JACQUES.—J'vas les couper, ça sera plus tôt fait... Là, vous v'là libre.

CARTOUCHE.—Changeons d'habits. (*Il lui prend son costume et lui donne le sien*) Maintenant, mets-toi là.

JACQUES.—Est-ce que vous allez m'attacher ?

CARTOUCHE.—Il le faut ; baisse la tête et fais semblant de dormir. Je reviendrai bientôt. (*A part.*) Compte là-dessus.

JACQUES.—Soyez pas longtemps.

ANDRÉ.—Descendez, j'suis au poste. (*Cartouche descend sur ses épaules.*) C'est ça, chargez-vous de la boutique et partons.

CARTOUCHE.—Oui, partons... Ciel ! on vient.

ANDRÉ.—Rentrons là... dans l'écurie... Nous sortirons tout à l'heure. Vous aurez l'air de vous éveiller, entendez-vous ?

CARTOUCHE.—Maudit contretemps ! (*Il entre dans l'écurie avec André.*)

SCÈNE XIX.

MATHIEU, PIERRE LEROUX, NICAISE.

PIERRE.—Victoire ! victoire !

MATHIEU.—Les coquins !... quelle résistance ils ont faite !

PIERRE.—Dites donc, père Mathieu, un peu plus, et vous n'étiez pas blanc.

NICAISE.—J'en tremble encore.

PIERRE.—J'ai vu le moment où ils se sauvaient ; et sans les soldats que c'monsieur conduisait, et qui leur ont fermé le passage...

MATHIEU.—Il est vrai qu'ils sont arrivés bien à propos.

SCÈNE XX.

LES MÊMES, EUGÈNE, LÉON, SOLDATS *tenant DUMÉNIL et AUTRES VOLEURS escortés par les soldats.*

DUMÉNIL.—Nous sommes pris.

EUGÈNE (*aux soldats*).—Conduisez ces misérables en lieu sûr.

MATHIEU.—J'ai une cave où ils seront tous à leur aise, en se gênant un peu.

PIERRE.—C'est ça, faut les mettre au frais.

EUGÈNE (*à quelques soldats*).—Surtout, ne les quittez pas. (*On les emmène.—Aux soldats qui restent.*) Ne laissez sortir qui que ce soit sans mon ordre. (*Il sort avec quelques soldats.*)

LÉON.—Et Cartouche?... (*Il monte l'escalier et regarde dans la chambre.*) Il est là !

SCÈNE XXI.

LÉON, PIERRE LEROUX, NICAISE, CARTOUCHE, ANDRÉ,
SOLDATS.

CARTOUCHE (*entr'ouvrant la porte de l'écurie*).—Je n'entends plus rien ; sortons.

PIERRE (*à Nicaise effrayé*).—Ah !

ANDRÉ (*bas*) —Il y a encore queuequ'un.

CARTOUCHE (*bas*).—On nous a vus, parle !

PIERRE.—Qu'est-ce que c'est ça, bon Dieu !

ANDRÉ.—Oh ! n'ayez pas peur, mes gars, nous sommes deux pauvres gens à qui on a permis de se reposer un instant dans cette écurie... et nous allons partir... v'là tout.

PIERRE.—C'est tout simple... Il est terrible ce Nicaise !

NICAISE.—C'est fini !... J'mourrai d'frayeur aujourd'hui.

ANDRÉ.—Vot' serviteur. (*A Cartouche.*) Viens, Jacques.

LÉON.—Où allez-vous ?

CARTOUCHE (*à part*).—Léon !...

ANDRÉ.—Vous le voyez, nous sortons.

IER SOLDAT.—Oui, mais on ne passe pas. (*Il se tient à la porte.*)

MATHIEU (*entrant*) —Ah ! vous voilà, vous autres... (*Aux soldats.*) Vous pouvez les laisser aller, j'les connais : ce sont deux pauvres diables qui se sont arrêtés ici, et qui viennent de dormir là, sur la paille.

IER SOLDAT —C'est très possible ; mais j'ai la consigne de ne laisser sortir personne.

MATHIEU.—Si c'est comme ça, je n'ai plus rien à dire.

NICAISE.—Qu'est-ce qu'il porte donc là sur son dos ?

ANDRÉ.—Ça, mon garçon, c'est une curiosité... une optique.

PIERRE.—Tiens !... ça doit être curieux, ça, ... une curiosité. Dites donc, père Mathieu, qu'est-ce qui nous empêcherait de regarder son op... optique ?

CARTOUCHE (*à part*).—Au diable l'imbécile avec son invention !

NICAISE.— Ah ! oui, l'optique du Savoyard ! Ça doit être joli !

CARTOUCHE.— Ça nous est impossible !... Il faut absolument que nous continuions notre route.

IER SOLDAT.— Est-ce que vous n'avez pas entendu que je vous ai dit que vous ne sortiriez pas sans la permission du capitaine. Contentez ces braves gens puisqu'ils vous en prient.

PIERRE.— Mais dites donc, nous paierons, oui.

NICAISE.— C'est-à-dire que mon oncle paiera, car ils ne nous ont rien laissé.

MATHIEU.— Allons, puisqu'il s'agit de gagner de l'argent, vous ne pouvez pas refuser.

ANDRÉ.— Qu'en dis-tu, frère ?

CARTOUCHE.— Je dis... je dis... que je préférerais cent fois m'en aller ; mais puisqu'ils veulent absolument... allons, dépêchons !

ANDRÉ.— Mets ça à terre... bien. (*On place l'optique.*) Il y a place pour trois, les autres verranno après. Frère, c'est toi qui liras l'explication.

CARTOUCHE (*surpris*).— Comment !...

ANDRÉ (*bas à Cartouche*).— Dans la poche de la veste, à gauche. (*Haut.*) C'est l'maître d'école de not'village qui l'a faite ; aussi vous verrez. (*On se place.*) Messieurs, nous allons avoir l'honneur de vous offrir l'histoire véritable de Cartouche.

CARTOUCHE (*à part*).— Hein !... que dit-il ?...

ANDRÉ.— Allons, frère, commence l'explication.

CARTOUCHE.— L'explication !... Ah ! oui, c'est ça... (*Se remettant.*) M'y v'là... (*Lisant.*) "Ceci, vous représente la façade d'un collège... des écoliers qui vont à la promenade. Remarquez ce jeune homme à la mine hypocrite, s'éloignant de ses camarades, c'est Cartouche. Il s'est approché furtivement de plusieurs marchandes pour leur

dérober quelques fruits. Tels furent ses premiers exploits.”

PIERRE (*à Nicuise*).—C'est vrai... Regarde donc, Nicaïse, tiens !... il vole des pommes.

ANDRÉ.—Cela vous démontre que les plus petites fautes conduisent aux plus grands, crimes ; n'est-ce pas, frère ?... Au deuxième tableau.

CARTOUCHE.—Oui.. oui... au deuxième tableau : “ Chassé du collège il a recours au jeu et aux plus honteux artifices... Vous le voyez devant un tapis couvert d'or, attirant les dupes, et...” (*A André.*) Est ce fini ?

ANDRÉ.—Pas encore.

CARTOUCHE (*à part*).—Allons, finissons, puisqu'il le faut. (*Haut.*) Troisième tableau. “ Le voilà, la nuit, sur une grande route, à la tête d'une bande... de... d'hommes armées.”

ANDRÉ.—Qu'est-ce que tu dis donc ?... Il y a voleurs.

CARTOUCHE.—C'est possible ; voleurs, si tu veux... “ Ce n'est pas seulement de l'or qu'il lui faut... c'est du sang...”

PIERRE.—Et c'est en commençant par voler une pomme qu'il est arrivé là.

MATHIEU.—Queu réflexion ça fait faire !

CARTOUCHE.—Ainsi, voilà, ce que nous avons l'honneur de vous représenter.

ANDRÉ.—Eh bien ! et la fin donc... le dénouement... la morale...

CARTOUCHE (*impatiente*).—Ah ! c'est assez.

PIERRE.—On veut tout voir ; on paye.

CARTOUCHE.—Eh bien ! parle à ton tour.

ANDRÉ.— Vous avez vu comme il a commencé, vous allez voir comment il va finir. Va, frère... c'est pas long... En haut d'la page

CARTOUCHE (*lisant*).—Quatrième tableau. “Voici

la place de Grève... l'échafaud... et les apprêts de la torture..." (*Jetant le livre.*) Ah ! c'en est trop !... jamais... (*Il renverse la boîte, etc.*)

TOUS.—Ah ! mon Dieu !...

LÉON (*qui est en scène depuis quelque temps et qui a suivi tous les mouvements de Cartouche*). Grand Dieu !... nous étions abusés... Le voilà... c'est lui, c'est Cartouche !

TOUS.—Cartouche !

ANDRÉ.—Et mon frère !... (*Il monte à la chambre.*)

CARTOUCHE (*armé du pistolet que lui a jeté Duménil*).—Oui, je suis Cartouche, et malheur à celui qui s'opposera à mon passage ! (*Il a fait un mouvement pour sortir ; Eugène et les soldats paraissent.*)

SCÈNE XXII.

LA MÊMES, EUGÈNE, SOLDATS.

LÉON.—Capitaine ! le voilà... Saisissez le... (*On se jette sur lui. Il se débat et saute sur les barils de poudre en dirigeant son pistolet sur l'un d'eux, qu'il a enfoncé d'un coup de pied.*)

CARTOUCHE —Venez donc, me prendre... Cartouche et un millier de poudre vous attendent !

TOUS (*avec effroi*).—Ah !

EUGÈNE.—Nous saurons mourir.

CARTOUCHE.—Avez vous fait toutes vos réflexions?... Nous allons faire le grand voyage ensemble.

EUGÈNE.—Tu ne nous échapperas pas. (*Ils font un mouvement sur Cartouche ; celui-ci fait feu ; mais Pierre Leroux, armé d'une fourche à foin,*

lui fait lever le bras et le coup part en l'air. Il est saisi et traîné sur la scène.)

CARTOUCHE.—Malédiction !

LÉON.—Ah ! tu trembles, enfin ?

CARTOUCHE.—Moi !... Je t'attends au lieu de mon supplice.

LÉON.—J'y serai ! (*Tableau.*)

FIN.

BIBLIOTHÈQUE
GABRIEL-SUPPICE